

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

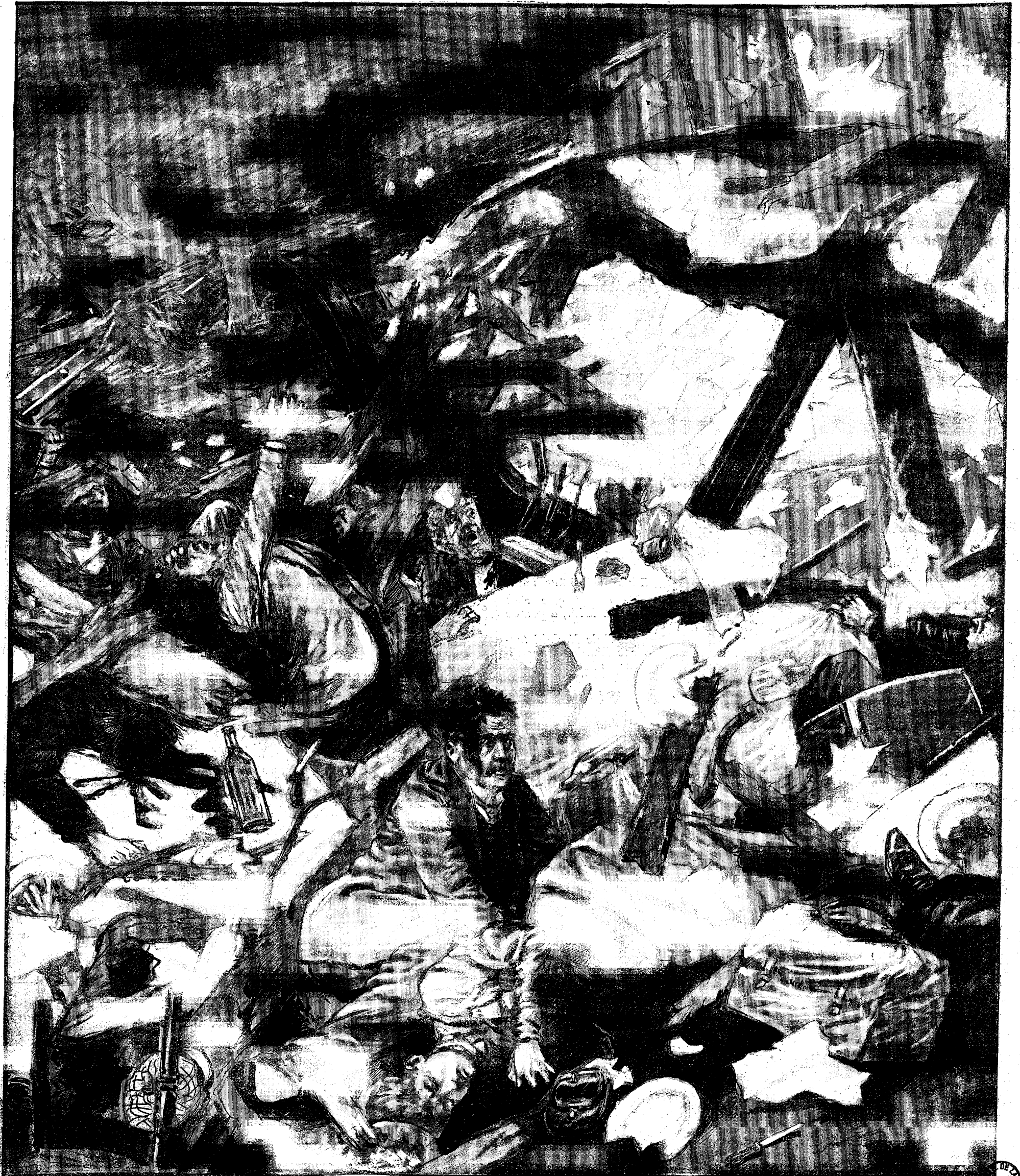
ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS : { Un an 3 fr.
Six mois 2 fr.
Trois mois 1 fr.
LYON ET DÉPARTEMENTS { Un an : 4 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon

PARAISANT LE DIMANCHE
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 48.
Dimanche 2 Décembre 1900.



La catastrophe du Sud-Express.



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La convocation anticipée du Parlement anglais qui a passé à peu près inaperçue en Europe a causé dans le Royaume-Uni une sensation profonde. On sait combien l'Angleterre est traditionnelle : or, l'ouverture des Chambres, quand les élections ont eu lieu à Paulomne, est généralement reportée à la fin de janvier ou au commencement de février.

La raison pour laquelle le Parlement a été convoqué à une date aussi anormale, c'est que les frais de la campagne sud-africaine ont dépassé de beaucoup les prévisions du gouvernement, ou du moins celles qu'il avait fait connaître aux représentants de la nation.

Il a donc fallu faire appel à ceux-ci et leur demander le nerf de la guerre.

Malgré l'énormité de la carte à payer, il ne semble pas que la folie impérialiste ait tenté de se calmer. Bien mieux, l'opposition antiministérielle fait des concessions de plus en plus marquées aux sentiments républicains.

Rien de plus significatif à ce point de vue que l'attitude actuelle de lord Rosebery. Peu de temps après sa chute du pouvoir, le lord de Gladstone avait abandonné la direction du parti libéral, au sein duquel s'opéraient des scissions profondes. Or, si la dernière consultation du pays n'a pas été plus favorable aux libéraux, c'est en grande partie à cause de ces divisions. Aussi remarquable dans le parti une aspiration très marquée à la reconstitution de l'unité primitive, et de toutes parts on fait appel à lord Rosebery comme au personnage le mieux qualifié pour mener cette œuvre à bien.

Les circonstances donnent donc une importance particulière au discours récent prononcé à Glasgow par l'éminent homme d'Etat.

Il avait pris pour sujet : l'« empire britannique », et loin de chercher à réagir contre les tendances actuelles, il s'est efforcé de les légitimer et a entonné le couplet obligatoire à la gloire de la toujours plus grande Angleterre. Ce chauvinisme et cet impérialisme de réunions publiques dont lord Rosebery s'est fait avec plus d'habileté que de scrupule l'inlassable champion est la véritable cause de l'impuissance actuelle du parti libéral, irrémédiablement coupé en deux par suite de l'attitude d'un de ses principaux membres.

Lord Rosebery ne peut aspirer à jouer le premier rôle dans son pays qu'en reprenant la direction du parti libéral complet. Or, ses récents discours loin de préparer cette unité la rendent de plus en plus problématique. Le parti libéral réorganisé sur les bases du discours de Glasgow abandonnerait d'une part la politique irlandaise de Gladstone, en même temps qu'il préconiserait un singulier système, comprenant à l'intérieur des projets de réforme pseudo-radical, et à l'extérieur des tendances à l'extension agressive, au point de vue territorial ou économique. En adhérant à ce programme, les libéraux anglais proclameraient l'impuissance de leur parti et signifieraient leur propre déchéance. S'ils aspirent à servir avec autant de zèle que les conservateurs les tendances impérialistes, quel avantage le pays trouverait-il à changer son personnel gouvernemental? Et s'il faut sacrifier entièrement le programme irlandais que Gladstone maintint avec la glorieuse ténacité qui causa sa chute, ne sera-t-il pas aussi simple de confier le pouvoir à la portion libérale unioniste du parti conservateur conduite par M. Chamberlain?

En résumé, il ne semble pas que d'ici longtemps, il doive se produire une orientation nouvelle dans la politique anglaise. Whigs et Tories ne sont du reste séparés que par des nuances en ce qui regarde l'attitude de leur pays dans les questions internationales.

C'est une constatation de fait que les autres peuples ne devront pas perdre de vue.

Un curieux scrutin vient d'avoir lieu en Amérique, et bien qu'il n'ait pas, à beaucoup près, passionné les masses autant que l'élection présidentielle, il ne manque pas d'un réel intérêt.

Au commencement de l'année, miss Helen Gould, une des filles du célèbre milliardaire, fit don à l'Université de New-York d'une somme de 100,000 dollars destinée à édifier une sorte de Panthéon.

Ce temple de la renommée — *Hall of fame* — est un édifice, aujourd'hui presque achevé, en forme d'hémicycle et à colonnades, dominant l'HUDSON. Sur ses murs seront fixées des tablettes de marbre portant les noms des Américains qui se sont illustrés dans toutes les branches de l'acti-

vité humaine. Pour le choix de ces noms immortels, on a adopté le suffrage à plusieurs degrés. Tout d'abord, des particuliers, sur tous les points des États-Unis, ont été invités à envoyer des listes de candidats à une tablette au temple de la Renommée. En s'inspirant de ces listes et des suggestions des journaux, on a fait une première sélection de cent noms. Cent autres noms ont été empruntés à des listes fournies par des personnalités éminentes, et cinquante-deux ont été ajoutés par le Sénat de l'Université, juge en dernier ressort.

Les deux cent cinquante-deux noms ont été classés en quinze catégories, suivant la branche dans laquelle se sont distingués les personnages qui les ont portés. Un minimum de cinquante et un suffrages était nécessaire pour qu'un nom fût admis. Washington a obtenu l'unanimité des suffrages exprimés, soit quatre-vingt-dix-sept; puis viennent Lincoln, Franklin, Grant, etc... En tout trente et un noms jugés dignes du Panthéon des grands hommes, alors que l'on comptait consacrer dans cette première épreuve cinquante immortels.

En 1902, on procédera au choix de vingt autres, et de cinq en cinq ans aura lieu l'élection de cinq noms, jusqu'à ce que les cent cinquante tablettes soient remplies. Cette perspective calmera les impatiences de certains protestataires non satisfaits par la première élection qui n'a pas favorisé leur grand homme. C'est le cas des amis du conteur Edgar Poë.

Un fait digne d'être noté, c'est qu'aucun des grands hommes d'affaires éligibles n'a réuni le nombre de suffrages requis. Le feu commodore Vanderbilt, qui vient en tête, n'a eu que trente-huit voix.

Cela prouve que l'idéal reste encore assez élevé dans le pays des dollars et des *business*. On ne peut s'empêcher de remarquer, toutefois, que l'exclusivisme national et l'orgueil patriotique faussent les esprits les plus lucides et les jugements les plus droits. Il est certain, par exemple, que partout ailleurs qu'en Amérique, le nom de Grant, singulier mélange de soldat, de politicien et d'homme d'affaires ne recueillerait pas les sympathies qui se groupent autour de lui.

Mais, quoi qu'il en soit, l'idée de cet hommage aux grands hommes est très louable dans son principe, et son application seule appelle quelques réserves.

On peut trouver singulier, par exemple, l'exclusivisme qui réserve aux seuls Américains le temple de la gloire. N'est-il pas des grands hommes en dehors du Nouveau-Monde?

NOS GRAVURES

LA CATASTROPHE DU SUD-EXPRESS

Une épouvantable catastrophe s'est produite sur la ligne du Midi, à peu de distance de Dax.

Le Sud-Express, parti de Madrid traverse cette région des Landes à une vitesse moyenne de plus de 100 kilomètres à l'heure. Par suite d'un affaissement de la voie, près de la petite gare de Saint-Geours, la machine, le fourgon et le wagon-restaurant furent précipités dans un champ voisin où ce dernier wagon fut complètement brisé. Des chaos de bois et de ferraille portaient des cris déchirants. Les malheureux avaient été frappés en prenant leur repas, et la mort avait été instantanée pour la plupart d'entre eux.

Parmi les victimes se trouvait M. de Canevaro, ministre plénipotentiaire du Pérou à Paris.

UNE CHASSE PRÉSIDENTIELLE A RAMBOUILLET

ARRIVÉE DES GRANDS DUCS DE RUSSIE AU
RENDEZ-VOUS DE CHASSE

Le Président de la République a le choix entre plusieurs chasses superbes dans les domaines de l'Etat.

Comme son prédécesseur Félix Faure, M. Loubet s'est déterminé pour Rambouillet, dont les tirés magnifiques sont à proximité de Paris.

Aux chasses présidentielles sont invités successivement et par série, tous les grands Corps de l'Etat, les membres du Parlement, les ambassadeurs des puissances étrangères, les amis personnels du Président.

Les grands-ducs de Russie, qui, comme on le sait, passent chaque année en France une grande partie de l'hiver sont particulièrement assidus à ces réunions cynégétiques. Plusieurs chasses sont données en leur honneur.

Notre gravure de huitième page représente l'arrivée de ces invités de marque au rendez-vous de chasse.

JOUET D'ENFANT

Au loin, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer immense s'étalait, calme et polie comme un miroir d'argent, à peine une légère brise caressait les flots bleus, juste assez pour semer des rayonnements de lumière sur les milliers de facettes de l'onde moutonnante.

Un sable, aussi fin et aussi doux que du velours, formait la plage et les petites vagues courtes de la marée à son déclin venaient y mourir avec un léger ourlet d'écume, creusant leur éphémère sillon que la marée montante effaçait dans quelques heures, image des sourires et des caresses humaines, qu'on croit durables et que le plus prochain pleur vient emporter.

On était en septembre et un clair soleil brillait au zénith répandant sur toutes choses ses effluves bienfaisants, dorant la cime des arbres des villas environnantes, exaltant le parfum suave ou violent des milliers de fleurs épanouies dans les parterres, animant la nature à son dernier épanouissement.

Une paix générale, un calme profond régnaient dans la nature et à cette heure de midi où tout le monde élégant de la station balnéaire était à table, la plage semblait déserte.

Abrités sous d'amples parasols de cotonnade blanche, un homme d'une cinquantaine d'années et une petite fille de sept à huit ans s'avançaient doucement sur la grève.

L'homme était grand et robuste, haut en couleur de carrure puissante, avec seulement un peu de lassitude indiquée dans la lourdeur des épaules et la nonchalance de sa démarche; on devinait en lui un lutteur qui dans le combat de la vie a gagné la première manche, mais dont la chance a tourné vers le tard.

La fillette, elle, était aussi mince et aussi fluette que le père, — car c'étaient le père et la fille, — que le père était fort et robuste.

Trop grande pour son âge, courbant sa taille grêle comme une plante dont la tige serait trop faible pour supporter le poids de sa fleur, elle évoquait l'image d'un de ces beaux lys qu'on voit parfois dans les serres, ayant développée



outre mesure leur corolle et réduits à se pencher, à fléchir sous le poids de leur lourde parure.

Les habitués de la plage les connaissaient bien, ces deux êtres passant toujours seuls à l'écart, en se donnant la main, aux heures où la grève était déserte, où la foule des baigneurs n'éveillait plus les échos endormis de la falaise voisine du bruit de ses rires et de ses chansons.

Le père tout de noir habillé, la fillette tout de blanc vêtue, toujours tristes et graves, ces deux étranges promeneurs avaient tôt éveillé la curiosité des nombreux désœuvrés venus pour la saison.

On racontait que le monsieur était le mari d'une actrice fort connue, qui l'avait abandonné en lui laissant la petite.

On disait aussi que la mère de l'enfant était morte quelque temps auparavant et que le père se consacrait à soigner sa fille uniquement dans le but de ne pas voir lui échapper la fortune que l'enfant possédait en propre.

Mais que ne disait-on pas encore? Et qui pourra jamais empêcher les mauvaises langues de marcher?

Et pourtant, ceux qui réellement eussent voulu remarquer quelque chose d'intéressant auraient pu s'apercevoir de la rareté, de la brièveté toujours croissantes des promenades du père et de la fille.

Plus la saison s'avance, moins souvent et moins longtemps on voyait les deux tristes silhouettes sur la plage ensoleillée.

— Rentrons, papa veux-tu, disait la petite au bout d'une demi-heure à peine de promenade.

Et le père, docile, reprenait le chemin de l'hôtel où tous deux étaient descendus et où ils habitaient deux chambres contiguës.

Doucement, avec les précautions et les soins de la plus tendre des mères, cet homme robuste qu'on eût pu croire brusque, déshabillait et couchait l'enfant, puis s'installait à son chevet, lui faisant chercher par la ville toutes sortes de joujoux.

Mais rien ne pouvait distraire longtemps la fillette. Les poupées les mieux habillées éveillaient son attention une minute, puis elle les repoussait doucement. Tout ce que la plage produisait de jouets ou de souvenirs, elle les avait maniés entre ses doigts fuselés et transparents, puis rejetés bientôt.

Et après, quand elle avait épuisé toutes les distractions, elle restait de longues heures pensive, ses grands yeux animés d'une flamme in-

quiétante, fixés sur le visage de son père immobile. Ou bien, parfois, elle parlait, faisait des projets pour l'hiver quand ils seraient rentrés tous deux à Paris, qu'elle aurait revu ses petites amies.

Et elle s'animait, s'animait. Les couleurs revenaient à son visage de cire, mettant sur ses pommettes saillantes cette tache rouge qui fait fremir les mères.

De temps en temps, de plus en plus fréquemment, à mesure que la saison s'avance, une toux sèche et dure la secouait tout entière, lui causant à la poitrine une sensation de brûlure.

Et elle se plaignait doucement, rappelant des souvenirs qui amenaient des larmes sur le visage du malheureux père.

— Oh! que je souffre!... C'est comme maman, n'est-ce pas. Mais elle, elle est guérie, puisqu'elle voyage, qu'elle est partie en Russie pour assister au mariage de mon oncle Jean... Elle reste bien longtemps, on voit qu'elle ne s'ennuie pas... si j'avais pu l'accompagner, je me serais moins ennuyée que dans ce vilain pays si triste, où les gens se retournent pour nous regarder... N'est-ce pas, papa?

Et le pauvre père, refoulant ses larmes devait répondre, la consoler, lui promettre mille choses déraisonnables qui la calmaient un peu.

Les jours succédaient aux jours et la maladie faisait de rapides progrès, étreignant d'une griffe cruelle le pauvre corps émacié. La saison s'avance, les matins et les soirs se faisaient plus frais; la différence de température s'accroissait entre les diverses heures de la journée et chez l'enfant la respiration devenait plus pénible, l'angoisse augmentait.

Le père les connaissait bien, ces symptômes de la terrible tuberculose. L'année précédente, au printemps, sa femme s'en était allée ainsi, terrassée par la phtisie, lui laissant le triste héritage de cette fillette, déjà atteinte elle aussi.

Seulement, la mère avait moins souffert; le mal avait marché plus vite; un beau jour de mai, par une matinée splendide, alors que les fleurs embaumaient et que les petits oiseaux lançaient aux cieux leurs chants pleins d'allégresse, la pauvre femme avait rendu l'esprit. Jusqu'au dernier moment, elle avait gardé sa pleine connaissance, songeant à sa fille, faisant au père éploré mille recommandations à son sujet.

Il la revoyait encore, la chère morte, blanche comme un lys, sa belle figure de déesse ennoblie par la mort, couchée sur le grand lit de parade, revêtue de sa robe de soirée et toute environnée de roses, le corps disparaissant presque sous la moisson parfumée qui en dissimulait la maigreur.

Puis, le cimetière, la grande nécropole parisienne, le cortège d'amis, d'indifférents plutôt, dont il avait serré machinalement les mains sans pouvoir reconnaître personne, tellement les larmes l'aveuglaient.

Et les mensonges qu'il avait fallu conter à la petite, les histoires qu'il avait fallu inventer pour ne pas attrister son âme d'enfant, avec cette idée de la mort, les pleurs qu'il avait dû dissimuler et qui l'étouffaient.

Toute sa tendresse, tout l'amour qu'il portait à la chère disparue, tous ses soins, tout, il l'avait reporté sur cette fillette grêle, devenue l'unique but de sa vie désorientée.

Et voilà que six mois après la mort de la mère, le même mal se déclarait chez l'enfant.

En vain, avait-il couru chez les plus grands médecins, fait tous les sacrifices, offert une fortune à qui sauverait la chère mignonne. Les princes de la science, consultés, hochaient la tête, murmuraient de vagues consolations, recommandaient le Midi.

Et petit à petit, son dernier espoir l'avait abandonné. Le mal, il en suivait les progrès de jour en jour, il le voyait se ruant à l'assaut du frêle organisme, comme une proie conquise; par par le nombre des beaux jours qui restaient à courir, il pouvait fixer presque le moment fatal.

En effet, un matin que la journée s'annonçait pluvieuse et maussade, l'enfant oppressée plus qu'à l'ordinaire, expira dans une dernière crise en appelant sa mère, que sans doute elle allait rejoindre.

Comment, sous ce coup terrible, ne devint-il pas fou de douleur, le pauvre homme terrassé par l'adversité?

Longtemps, il resta hébété, penché sur le pauvre petit visage à jamais figé, se refusant à croire à la suprême secousse. A peine avait-il senti passer sur sa joue le souffle léger de l'âme innocente prenant son vol vers le céleste séjour, qu'il croyait encore voir palpiter le corps immobile.

La petite main de la morte dans les siennes, il ne comprit la fin que par la sensation de froid qu'il ne tarda pas à éprouver.

Mais la secousse était trop grande, les nerfs tendus à se rompre, il restait l'œil sec fixé sur le cadavre rigide que la terre allait bientôt lui prendre, et dans son cerveau en feu, l'image chérie se gravait en traits ineffaçables.

Sa douleur faisait peine à voir.

Il ne lui vint pas à l'idée de télégraphier à Paris, de demander l'assistance d'un parent ou d'un ami. Il laissa le maître d'hôtel se charger des formalités indispensables, ne voulant pas quitter un instant sa chère morte.

Il eut un léger sentiment de révolte quand la sœur de charité demandée vint procéder à la dernière toilette de la petite fille. Le contact d'une main étrangère lui semblait une profanation. Ensuite les croque-morts vinrent à leur tour. Les sinistres hommes noirs s'emparèrent du corps et le placèrent dans la bière.

L'infortuné père assista à la terrible scène: il vit les planches se refermer sur ce qui avait été son bonheur et sa joie, son orgueil et son espoir; il ne put pas pleurer.

Puis, ce fut la cérémonie religieuse, les chants funèbres psalmodiés en longues tirades, le voyage au cimetière de campagne par la route poussiéreuse, sous un soleil encore tiède et cuisant,

au milieu de la plaine nue et des arbres au feuillage roux; la descente du petit cercueil dans le caveau provisoire, en attendant son transport dans le mausolée de famille; la poignée de terre que le père jeta et qui rendit un son clair sur le bois sec, la sortie, les mêmes mains d'indifférents serrées pendant qu'il débitait quelques banales paroles de remerciement. Les larmes ne vinrent pas.

Alors, seul, il retourna s'agenouiller sur la dalle froide, abimant son front aux aspérités de la pierre, essayant de comprendre l'étendue de son malheur et de soulager son pauvre cœur prêt à éclater. Une heure il resta ainsi, anéanti, sans parvenir à verser un pleur, sentant la folie prochaine lui marteler le cerveau.

Il reprit seul le chemin de l'hôtel. Le soleil avait baissé à l'horizon, baignant toutes choses d'une lumière plus douce. La mer au loin s'étendait bleue et scintillante comme au jour de leur arrivée sur la plage, les groupes de baigneurs se faisaient plus rares, et à l'approche du soir, les payans regagnaient leurs fermes, saluant au passage ce pauvre homme en deuil, qui ne paraissait pas jouir de toute sa raison.

Bientôt il arriva au logis. Il monta l'escalier machinalement, il ouvrit la porte et reçut au visage une odeur indéfinissable d'encens et de cire qui lui rappela le drame écoulé quelques heures auparavant.

Jeté dans un fauteuil, il regarda autour de lui, peuplant dans sa pensée cette chambre banale et vide du fantôme de sa chère disparue, revivant avec amertume les quelques mois précédents.

Un moment il pensa au suicide comme seul remède à son chagrin, et sa main caressa la crosse de son revolver.

Juste à ce moment, ses yeux tombèrent machinalement sur un objet jusque là inaperçu. C'était une pauvre poupée bien fanée, bien abîmée, dont les vêtements s'en allaient en loques.

Et cependant, ce que n'avait pu faire la mort de son enfant, la cérémonie religieuse aussi bien que la triste scène du cimetière, la simple vue de ce jouet préféré de sa petite fille eut raison de ses nerfs.

Quand on vint le chercher pour le dîner du soir, ce que les gens de l'hôtel trouvèrent, ce fut un vieillard cassé, affaissé, aux yeux rougis, écrasé par le poids de vingt années de plus et qui sanglotait dans un fauteuil comme un petit enfant, en serrant sur son cœur un jouet informe.

L. MAUGUIN.

LA VEILLÉE

Dans la salle basse du moulin, dont les girouettes grinçaient la-haut sur les combles, Truche et sa femme regardaient, cette nuit de Toussaint, la Nuit des Morts, comme on dit à Saint-Florent.

Delors, par le cadre nu de la fenêtre, on voyait la campagne blanche de neige fumer sous la lune, une lune ronde, froide, brillante comme une lentille de glace.

Dans la cour, Loubard, le chien de garde, s'était remis à aboyer plus fort cette fois : il allait, venait autour du portail, flairant le sol comme s'il eût senti, reconnu quelqu'un... Angoissée, la femme laissa retomber le bas qu'elle tricota de ses mains tremblantes et avec une voix défaillante :

— A qui en a-t-il ? — demanda-t-elle.

— Plus bas, — fit l'homme.

En même temps, il désignait du regard la porte vitrée derrière laquelle Mariette, leur fille, reposait, puis teignant une indifférence qu'il était loin d'éprouver :

— Il en a après la lune... parbleu, — expliqua-t-il. — C'est l'ombre des nuages courant sur le mur qui l'embête. Pour ce qui est des

rodeurs, tu peux être tranquille, il fait trop froid, même pour eux.

La mère Truche reprit ses aiguilles :

— Il y en a qui n'ont plus froid, — énonça-t-elle vaguement.

Ils se turent, retombés à leur méditation... Ils songèrent à l'office du lendemain où ils iraient, à leurs parents défunts, aux morts restés sans sépulture, aux noyés qui, sortis de la rivière, erraient pendant cette nuit-là, vont, viennent, réclament aux murs, loquent aux portes pour réclamer des prières, ou demander justice contre ceux qui leur firent tort...

Ils songèrent surtout à Louis Sorbier, leur beau fils, disparu en les faisant riches, tombé dans le bief par une nuit pareille.

De cela, il y aurait un an dans quelques heures. Depuis, Mariette avait des crises étranges... et les meuniers dormaient mal. Aussi, ce soir-là, le soir anniversaire de l'accident, ils ne s'étaient pas couchés. Cependant ils n'étaient pour rien — pour si peu, du moins... — dans le malheur survenu à leur pupille ; et malgré ça, ils voyaient revenir cet anniversaire avec épouvante.

Ils prévoyaient que cette veillée serait décisive pour eux-mêmes et pour Mariette.

La jeune fille, qui savait tout sans doute depuis des mois, poussée par cette voix mystérieuse qu'elle écoutait dans ses rêves, allait se dresser devant eux comme un juge... Tout l'indiquait, les accès plus fréquents de Mariette, ses yeux si tristes lorsqu'elle contemplant ses parents ensuite, — on touchait au moment critique, à la date concertée entre elle et le mort avec qui elle s'entretenait.

Cela avait commencé le jour même de l'accident. La petite, qui dormait bien tranquille, ignorant tout, s'était mise à sangloter soudain sur l'oreiller, et depuis, tous les jours, à la même heure, elle avait une crise de somnambulisme qui arrachait les coupables de leur couche, les tirait pantelants derrière la porte de la fillette, suspendus à ses lèvres d'où l'arrêt, la malédiction retenus jusque-là, allaient tomber sur eux tout à l'heure.

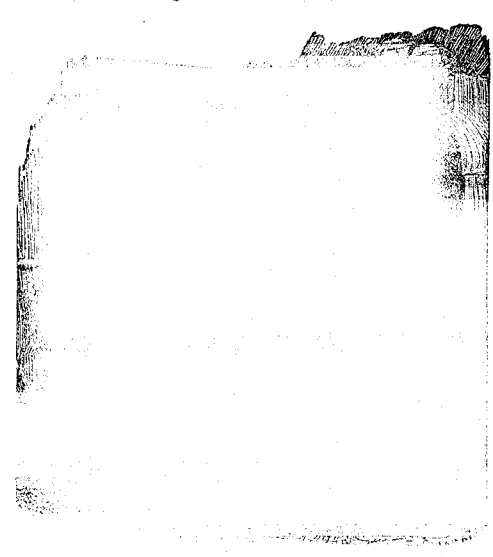
A mesure que l'instant fatal approchait, la malade s'agitait, prononçant des mots incompréhensibles. Delors le vent remontait, bruyant les étoiles, chassant devant lui un troupeau noir de nuages.

Sous le ciel redevenu couleur de bitume, la tempête recommençait de plus belle...

C'était une véritable bourrasque — neige et pluie mêlée, — qui pour la seconde fois s'abat-tait sur le pays.

Autour de la maison on entendait les arbres gémir, l'averse claquer les murs, ruisseler sur l'ardoise des pigeonniers, et derrière, l'eau bouillonnait dans l'écluse, passer par-dessus les vannes et se précipiter dans le sous-sol du moulin qui, secoué dans ses fondations, battu par cette espèce de bélier hydraulique, en tremblait de la cave aux tuiles.

A chaque seconde, c'étaient des coups sourds, des paquets d'eau engouffrés et lancés avec force dans le tunnel, qui venaient se fracasser à la



voûte... juste sous les pieds des époux Truche apeurés, transis devant cette colère des éléments démontés.

Soudain, le couple frissonna plus fort... l'homme et la femme, d'un même mouvement, bouchèrent leurs oreilles...

La-haut, à travers la tempête, une cloche sonnait, la cloche de Saint-Florent, mise en branle comme tous les ans en cette fête et dont la voix monta peu à peu, gémissante, entre les arbres.

— La cloche des Trépassés! — dit la meunière qui se signa.

On appelait ainsi dans le canton une cloche de Saint-Florent qui ne sonnait qu'à cette date et dont la voix s'entendait au loin pendant toute la nuit qui va de la fête des Saints à celle des Morts.

C'était un vœu.

Il y a longtemps, un marchand de bestiaux égaré en montagne, perdu dans la neige, un soir de Toussaint, et guidé, sauvé par une sonnerie de Saint-Florent annonçant la fête du lendemain, qu'il reconnut, avait donné une somme à la paroisse pour l'achat d'une nouvelle cloche plus puissante encore, et laissé une rente de cinquante francs à la fabrique pour que tous les ans, du premier au deux novembre, en souvenir du service rendu, sa cloche fût mise en branle jusqu'au matin.

On l'appelait à l'origine la *Cloche des Égarés*; mais, dans la campagne, l'autre nom avait prévalu à cause de la fête du lendemain, à cause aussi de cette voix lugubre qui se lamentait dans les ténèbres jusqu'à la première messe des morts.

Acagnardés, chacun à sa place, les poings aux tempes, Truche et sa femme ne bougeaient plus, abîmés dans leurs souvenirs, perdus en des méditations tristes, lugubres...

C'était une histoire déjà vieille cependant et oubliée par tous, sauf par eux.

Pour Jean Truche cela avait commencé par une aventure agréable, l'aventure banale du beau garçon et de la veuve riche. La meunière d'alors, veuve depuis dix-huit mois, cherchait un garçon pour son moulin, lorsque Truche se présenta. La femme Sorbier embaucha celui qui s'offrait et, en femme pratique, conquise par sa bonne mine et plus encore par son savoir faire, son courage au travail, elle l'épousa à la fin de son deuil.

Il y avait bien quelque part une fiancée du jeune homme, mais celui-ci se garda d'en parler, et, trois ans plus tard, il était veuf à son tour.

Sa femme, qui bien que riche ne s'épargnait guère, mourut en couches à la suite d'imprudences commises pendant le coup de feu des moissons.

Elle ne laissait qu'un fils : Louis Sorbier, enfant du premier lit à qui le testament de sa mère

ferme — attenante au moulin — et les terres on dépendant, situées sur les deux rives de la rivière, domaine qui, au défaut de l'héritier, ferait en partie retour au veuf et tuteur.

D'ores et déjà le moulin de Ru-Vieux avec tout son matériel revenait au mari. Il a la meilleure part, dirent les gens, mais ils se trompaient, et la suite prouva que la morte avait vu juste.

Le veuf, un homme consciencieux et travailleur, se mit à l'œuvre, partageant sa peine entre le moulin et la ferme qui, cependant, ne devait sans doute jamais lui appartenir.

A trente ans, il épousa sa fiancée qui l'attendait toujours dans son pays, et personne n'y trouva rien à redire.

Il n'y avait pas le moindre reproche à faire, pas plus au parrain qu'à sa femme, aussi bons l'un que l'autre pour leur pupille.

Intéressés, mais foncièrement honnêtes, incapables de mauvais sentiments, ils gagnèrent vite l'amitié de leur beau-fils.

Une fillette naquit au bout de l'année, dont Louis Sorbier — il avait près de six ans à l'époque — voulut être le parrain ; et jusqu'aux approches de la majorité du fils, les gens du Ru-Vieux vécurent parfaitement unis, ne faisant qu'une famille.

... Cependant les calculs faits par la morte se justifiaient peu à peu.

Tandis que les terres cultivées par un homme habile, garanties par des pilotis contre les inondations dangereuses jusque-là, prospéraient, rendant double, le moulin, atteint par la minoterie mécanique, s'endettait peu à peu, allant tout droit à la ruine...

Pendant dix ans, le ménage Truche lutta pied à pied, inutilement : tout croulait...

Les choses s'en mélaient après les gens : quand ce n'était pas un client qui payait mal, c'était un coup d'eau qui emportait un pan de mur, ou mettait la roue sur le flanc.

Alors leur caractère — celui de l'homme en particulier — s'agrit, changea du tout au tout.

Le meunier avait des rages terribles contre sa première femme qui l'avait roulé, disait-il.

Il voyait clair dans le jeu de la vieille, maintenant : ce n'était pas un mari, mais un domestique honnête, travailleur et ne coûtant rien qu'elle avait pris en l'épousant. Du même coup, elle avait donné à son fils un tuteur consciencieux qui l'avait enrichi de son travail. Ainsi, après la mère, l'enfant s'était engraisé de leur sueur.

Et eux il ne leur restait plus qu'à partir, à sortir du moulin aussi pauvres qu'ils y étaient entrés, avec de la vigueur en moins et des années en plus.

A ces réminiscences, la femme Truche ne savait que répondre. Elle n'était pas loin de trouver que son homme avait raison. Puis son amour exclusif pour sa fille lui faisait tout croire, tout supposer de la part de celle qui, une fois déjà, l'avait suppliée... grâce à son argent... Elle ne pouvait pas admettre que Mariette dût souffrir des mêmes choses.

La pensée que leur gamine, jusque-là choyée, devrait se louer pour vivre, travailler dans les fermes, subir ce qu'elle avait subi elle-même l'affolait...

Peu à peu chez les beaux-parents un travail lent s'était fait, les détachant de leur pupille, de ce Louis à qui ils devraient tendre la main, demander l'aumône...

— Or cela... jamais ! — déclarait l'homme



— il n'y aurait plus de justice alors. J'aime mieux risquer la ruine, les galères même.

Bien que rien n'eût varié en apparence, le jeune Louis, en garçon avisé, réfléchi comme sa mère, s'était aperçu du changement tout de suite.

De communicatif il était devenu sournois, méfiant presque.

Il n'y avait que sa petite filleule avec qui sa manière d'être fut restée la même.

L'orphelin qui, dès le premier jour, s'était constitué son gardien, ne la quittant jamais, la portant des qu'il en eut la permission et... la force, l'amusant de son mieux, s'était pris pour elle d'une affection qui n'avait fait que grandir avec l'âge.

D'ailleurs, il était payé de retour et les enfants, la filleule de quatorze ans, le parrain de dix-neuf, formaient un couple inséparable qu'on mariait déjà, en projet...

Malheureusement, Truche ne pouvait pas attendre cette éventualité encore lointaine, quelque probable qu'elle fût, pas plus qu'il ne pouvait recourir au conseil de famille, s'humilier devant

le subrogé tuteur, avec qui les relations avaient toujours été tendues.

Cependant les affaires du moulin allaient de mal en pis. Truche, tombé entre les mains d'un usurier, était à la veille de voir ses meules saisies.

C'est alors, par une nuit d'inondation, le premier novembre, que l'accident se produisit.

Retardé par le mauvais temps, Louis Sorbier, rentrant à la nuit et trompé par un falot placé à contresens par le nouveau garçon des meuniers, manqua la passerelle jetée sur le bief et tomba dans le canal transformé en torrent.

Par hasard, au moment où les souliers ferrés de leur pupille grinçaient sur le chemin de l'autre côté de l'eau, Truche et sa femme avaient vu la fausse manœuvre, prévu les suites.

Ils avaient hésité le temps d'un éclair, puis s'étaient précipités, lançant devant eux le même cri d'avertissement : « Attention ! arrête ! » auquel rien ne répondit.

Il n'était plus temps ; et le lendemain leur beau-fils, le ventre ballonné, flottait sur la rivière.

Depuis ce malheur où tout le monde vit ce qu'il y avait, un accident, Mariette parlait dans ses rêves et les meuniers, bien que coupables uniquement d'une intention vite repoussée, ne dormaient plus.

Dès le début, dès ces premiers troubles bizarres de leur enfant, ils avaient redouté cet anniversaire, le retour de cet instant fatal et si court où leur cerveau avait pensé, accepté la mort de l'orphelin, instant dont ils n'étaient plus séparés que par quelques minutes.

À côté d'eux, Mariette s'agitait sur son traversin et ses parents fascinés, hagards, contemplaient cette porte par laquelle peut-être leur juge allait rentrer d'un moment à l'autre.

Soudain, la porte de l'alcôve tourna sans bruit ; Mariette, demi-veuve, les yeux fixes, s'avança d'un pas automatique, s'assit entre ses parents, dont elle réunit dans les siens les doigts tremblants :

— Je viens veiller avec vous, — dit-elle, et sur ce mot elle s'assoupit.

Le lendemain, Mariette annonça son intention d'entrer au couvent et comme ses parents lui demandaient de réfléchir encore, elle répondit de sa voix douce et résolue :

— Il le faut : je prierai pour tout le monde — et les meuniers, baissant la tête, se soumièrent...

SAINTE.

MARTIN SEC

Une caisse vide déambulait d'un trottoir à l'autre, cognant aux murailles, heurtant les passants, épouvantant les bonnes d'enfants, agaçant les chiens. En haine de l'obstacle, les uns frappaient dessus comme sur un tambour et il en sortait un son creux, les autres jappaient, aboyaient, rageaient et mordaient, en dessous, deux jambes grêles dont on apercevait seulement les pantalons rapiécés aux genoux, à droite et à gauche d'un chapeau de paille, à gauche avec l'extrémité d'une cravate écossaise.

Alors, la base de la caisse, appuyée sur des savates éculées, essayait d'allonger un coup de pied aux agresseurs et, sans atteindre jamais son but, lançait sa chaussure trop longue de moitié dans la fange du ruisseau, ce qui obligeait la caisse à évoluer d'angle en descendant brusquement sur la voie, afin de chausser un pied nu et noirâtre dans l'ombre de pantoufle gisant au milieu de la rigole.

Il n'est pas que cette caisse fut un corps sans âme : un être humain, qu'il fût nain, enfant ou avorton l'habitait, et la preuve s'en vit lorsqu'après un court arrêt destiné à l'orienter, elle entra tout de gaud dans un magasin de papeterie où quatre jeunes filles collectionnaient des brochures.

— ...jour ! Sicurs et Dames !... glapit la caisse sans vérifier s'il y avait un monsieur quelconque dans l'appartement qui justifiait son bonjour et cherchant, baragouinant une formule de politesse pour l'acquiescement de sa conscience.

Les quatre ouvrières firent néanmoins honneur à la caisse en chantant un quatuor qui pour être improvisé ne manquait pas d'harmonie.

— ... jour, Martin Sec !

— ... jour, Petit Poucet !

— ... Salut ! nain gris,

— Bien venu sois-tu, Colibri, mon ami ! fit Lauréda en dansant autour de la caisse, un pas qu'elle avait vu exécuter par une Espagnole de l'Exposition.

— Sortez-moi de ma boîte, demanda le nain encore invisible, il y fait noir et j'y étouffe.

— Singulière idée de coiffer une caisse au lieu d'une casquette ! dit Marion.

— J'aurais mieux aimé que l'on m'eût chargé d'un tonneau... En roulant jusqu'ici doucement je pouvais éviter de montrer mes jambes aux chiens qui les ont mordues en reniflant et à ceux qui en passant m'allongeaient des tornioles parce que ne voyant pas mon visage, on ne me craignait point.

— Admirez, Mesdemoiselles ! le redoutable visage qui peut inspirer le respect et la crainte, clama Tina la brune en mettant hors de sa carapace un gamin rachitique, maigrot, ébouriffé, piteux, éclaboussé de sciure de bois et sillonné de sueur.

— Quel vilain jeune homme ! fit Marion dédaigneuse.

Indifférent au dédain, le pauvre petit formula humblement :

— Rien pour le garçon ?... il a pas diné et par-dessus le marché il ne soupera pas.

Aussitôt, les fillettes apitoyées tirèrent de leurs paniers et provisions un œuf, du pain, de la galette et deux pommes; Colibri serra dans son giron ces biens précieux et n'ayant pas de couvre-chef pour saluer les donatrices, il tira poliment la mèche de cheveux qui couvrait son front maculé. Ce salut en valait bien un autre.

— Viens... que je fasse ta toilette, Martin! dit en le portant sous le robinet de la fontaine la braye Tina. L'eau ne coûte rien et tu vaudras deux sous de plus, après un bon lavage.

— C'est que je les vax depuis deux jours, riposta le pauvre en éternuant sous la douche, les patrons me donnent dix centimes par jour depuis hier.

La joie du journalier à dix centimes illuminait ses yeux d'une gloire sans pareille et il ne songeait pas que l'astucieux Durelaine le gros imprimeur exploitait outrageusement celui qu'il coiffait de caisses vides en guise de chapeau.

Les ouvrières s'entre-regardaient avec indignation.

— Tiens! voici quatre sous qu'un client plus honnête que ton patron m'a donnés aujourd'hui.

— Petit Jésus vous bénira, Demoiselle! soupira-t-il et le nain gris moitié courrant, moitié grignotant s'élança dans la rue en cherchant à rattraper le temps perdu.

— Il faut trouver un brave patron à Martin Sec: cherchons chacune de notre côté à sauver ce bonhomme misérable, proposa Tina.

— Si nous demandions à Madame de lui donner l'emploi du vieux Grognon? hasarda Luysette.

— Y penses-tu? riposta la braye Tina, Vieux Grognon est un brave homme, nous sommes seules à souffrir de son humeur ronchonne, et son gendre le chasserait s'il ne lui portait pas sa paye chaque samedi. Il ne faut pas déshabiller Pierre pour habiller Paul.

— C'est que Colibri nous ferait rire au lieu de nous ennuyer.

— Voici une belle raison devant ton prochain et surtout devant Dieu!... fit gravement Lina.

Elle resta rêveuse et travailla sans mot dire.

— Pauvre Colibri! murmura Marion, enfin touchée par un remords. En partant à la fin du jour, il sèche sur pied, ne grandit pas et mourra peut-être aux premiers froids. Sait-on s'il ne couche pas sous les ponts ou dans un trou de cave humide.

Tina achevait un bout de toilette, lissait ses bandeaux noirs, se brossait les ongles et défripait sa robe, on la vit se diriger délibérément chez Mme Thibaut propriétaire du magasin de papeterie.

Vive comme un taon, propre, active, dure à soi-même, indulgente aux défauts d'autrui, Mme Thibaut se fiait à la religieuse conscience de Tina. Au lieu d'abaisser son caractère à la surveillance de menus détails, elle s'en reposait sur la jeune fille et n'y perdait rien, car elle pouvait donner plus de temps à la direction de ses enfants.

— Vous n'abusez guère de mon heure d'audience, Tina, je m'en plaindrais, si je ne vous savais sagement occupée chez nous et près de votre grand-mère... Que venez-vous me confier aujourd'hui?

— L'histoire d'un pauvre orphelin Martin Sec...

Prompte à comprendre, la patronne ouvrit son secrétaire, puis sa bourse et demanda:

— Que vous faut-il?

— Un emploi de cinquante centimes par jour, madame, et la permission de coucher dans l'étable à vaches... Il s'appelle Martin Sec parce qu'il est étique et paraît dix années chétives quoiqu'il en ait quatorze. J'ai entendu dire que le séjour des étables pouvait prévenir la maladie des poumons et le petiot en est menacé sûrement.

— Vous tombez à pic, ma Tina, la fille de peine s'en retourne chez elle et si votre protégé peut la remplacer, je lui donnerai son emploi... Quel bonheur!... J'aimerais mieux pour

Martin Sec la nourriture et le vêtement que des gages. Plus tard, s'il mérite des appointements, madame lui en donnera.

— C'est convenu! Peut-il venir ce soir?

— Oui, madame! fit l'ouvrière enchantée, je vais le chercher et le ramènerai de suite, si je le trouve sous ma main.

Tina prit congé et partit en courant pour la maison Durelaine et Cie.

Elle courait sur le trottoir un petit nain de nouveau coiffé d'une caisse malgré l'heure avancée et le décoiffa sans façon; c'était Colibri.

— Je suis riche! brama le gringalet, ma semaine est payée, je n'ai pas faim, grâce à votre charité, et avant d'aller dormir j'emporte une caisse à son adresse.

— Allons-y ensemble!... Je prendrai un des bouts du colis, tu porteras le côté opposé et nous marcherons de conserve... Que dirais-tu si je t'annonçais une nouvelle place dans la maison du bon Dieu?

Martin Sec laissa échapper son fardeau, la bouche bée d'une joie sans pareille; mais soudain, ses yeux s'embrumèrent.

— Comment obtenir mon départ du maître... Il me gillera comme le gros Isaac qui l'a quitté il y a huit jours... Mais l'autre avait de grosses joues et moi... mes dents sont si près de la peau qu'il me les cassera.

— J'irai à ta place, fit en rougissant la braye Tina, je n'ai pas peur... Attends-moi dans l'église Sainte-Anne pendant que je négocierai la sortie... Puis tu me montreras ta chambre à coucher.

— C'est la belle étoile, répondit le nain gris.

— Le plafond est trop haut pour n'y avoir pas froid.

— Quand les agents ne me voient pas, je creuse dans un tas de sable des maisons en construction et je m'y fourre.

— Et quand ils te voient?

— Je file.

— Pauvre petit chien de la vie!... Serais-tu content de dormir sur la litière chaude d'une étable?

— J'ai pas tant de chance, demoiselle. — Tu auras mieux que de la chance, tu auras des patrons justes et bons.

Les grands yeux de Martin Sec, les plus grands yeux qui fussent ouverts dans un visage tiré et maigrelet, regardaient la Providence sous les traits de Tina.

— Emporte la caisse et reviens, je serai chez Sainte-Anne avant toi, dit Tina en cherchant à remonter son courage afin de ne pas s'intimider devant le diable d'homme qu'était Durelaine.

— Que voulez-vous? demanda-t-il à la jeune ouvrière.

— Je veux que vous régliez le livret de Martin Sec.

— Je ne le renvoie pas.

— Il s'en va afin de gagner un morceau de pain. Dix centimes ne peuvent le nourrir.

— Tant pis pour lui, c'est son affaire.

— Il me faut de quoi remplacer les vêtements qu'il a usés chez vous gratis... Le juge de paix interviendra dans cette affaire si vous ne vous en exécutez pas de suite.

Tina rouge comme une fraise insista, elle savait que Durelaine avait proposé sa candidature au Conseil municipal et que là, à portée d'entendre sa voix, vingt ouvriers attendaient leur paye du samedi.

— Je raconterai partout votre rapacité, cria-t-elle du plus haut de sa tête.

Durelaine se décida à exhiber cent sous de son escarcelle et les tendit à la jeune fille en griffant sa petite main.

— Cinq francs ne peuvent l'habiller de pied en cap, dit-elle en souffrant plus que ceux qui quêtent pour leur compte.

— Sortez... F... la paix!... hurla l'Harpon en lui lançant à la tête un second écu.

L'écu atteignit à l'œil la bonne petite Tina, elle poussa un cri de douleur et serait tombée

si un vieil ouvrier ne l'eût à propos secourue. — N'avez-vous point de honte, patron! s'écria le brave homme, et il demanda de l'eau fraîche à ses compagnons, afin de bassiner l'œil meurtri de la fillette.

Mais celle-ci comptait pour peu la meurtrissure qui devait la défigurer le lendemain, à la promenade du dimanche. Elle savait que son Ange la trouverait plus belle et ravie elle faisait sonner dans sa main les écus qui devaient vêtir proprement le nain gris et lui permettre de le présenter à Mme Thibaut.

L'histoire de Martin Sec courut plus vite chez les électeurs du Conseil Municipal que les bulletins de Durelaine à l'urne électorale: il ne fut pas élu.

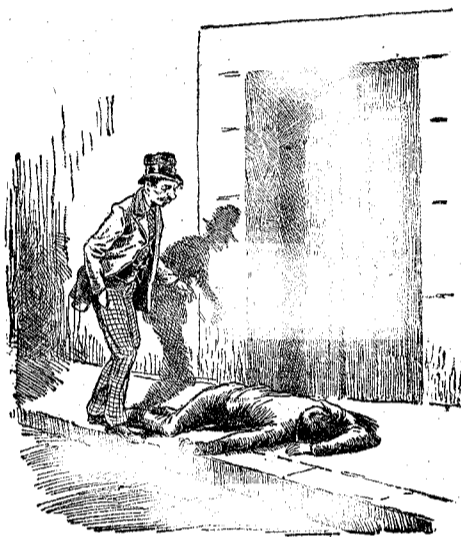
Un an, jour pour jour après cette aventure, la raison Thibaut et Cie achetait la Maison Durelaine, Tina épousa un brave contre-maître, et Martin frais comme une rose portait son vrai nom de Secville de part et d'autre avec une probité reconnue.

M^{me} DE BRUNOV.

DANS LA TOURMENTE

La bise avait, ce soir-là, des sifflements de bêtes monstrueuses, et balayait, avec des airs d'épileptique, les rues, les places et les boulevards de la Grand-Ville; sa voix aiguë et plaintive, qui vous déchirait les tympans, résonnait lugubrement dans votre âme.

Chacun pressait le pas, apeuré, se gardant



bien de s'arrêter, comme aux beaux jours, pour tuer le temps ou pour admirer les nouveautés de la saison, aux devantures des riches magasins. Donc, on allait vite, vite, tristement affairé, se rapetissant autant que possible, afin de laisser moins de prise à ce froid maudit, terrible marbreur d'épidermes et grand tarisseur de ruisseaux.

Les quelques flocons de neige qui vous passaient devant les yeux ou qui vous fouettaient le visage, de temps à autre, ajoutaient encore comme un voile de tristesse au ciel déjà fort sombre de Paris.

C'est que l'hiver arrivait avant son heure, brusquement, à la nuit qui tombait, apportant avec lui plus de douleur aux malvêtus, mettant plus de désespérance dans la maison du pauvre, mais ouvrant aux riches les théâtres, les bals, les conviats à de nouvelles fêtes.

Néanmoins, malgré ce temps de mort, quel-

ques passants, plus curieux ou moins frileux que les autres, s'étaient arrêtés au coin d'une rue, où un homme d'une trentaine d'années était étendu sans mouvement. Quelques-uns, afin de voir, le poussèrent du pied; des enfants, pour rire, lui tirèrent la moustache. Mais on ne parvint pas à le faire sortir de l'espace de léthargie dans laquelle il se trouvait.

— C'est un ivrogne, dit-on, qu'il reste là, ça lui fera du bien.

— C'est un homme, après tout, objecta quelqu'un en s'arrêtant, et il serait cruel de le laisser plus longtemps sur ce trottoir; je vais aller chercher un agent pour qu'on le conduise au poste.

— Un sergot, pour qu'il le fourre au bloc, tu veux dire, ricana un gamin, mauvais drôle.

Deux sergents de ville arrivaient bientôt et emportaient l'homme au poste de police, où il fut toute la nuit moitié endormi, moitié éveillé, mais paraissant ne valoir guère mieux qu'un cadavre. Les agents croyaient que c'était un ivrogne et n'en parlaient que d'un ton railleur.

Vers huit heures du matin, notre homme ouvrit enfin complètement les yeux et la bouche, mais pour demander à boire.

— Il ne fallait pas tant en avaler hier, et tu n'aurais pas aussi soif aujourd'hui, répondit un agent.

Et, s'adressant à ses camarades, il murmura: — Il ne faudrait plus que cela, que nous donnions encore à boire aux ivrognes.

Mais ces mots ne furent point dits assez bas pour que l'homme n'entendit pas.

— Ivrogne! Je ne suis pas un ivrogne, balbutia le malheureux, mais enfin, où suis-je?

Il essaya de se lever, ce fut en vain. Ses jambes fléchirent, et il retomba lourdement sur le plancher.

On parvint à le mettre debout et on l'emmena chez le commissaire, dont le bureau se trouvait dans la maison en face. L'esprit lui revint un peu en traversant la rue, grâce à la bise qui soufflait toujours. Mais l'homme, de cet air bestial que l'on trouve chez les fous ou chez ceux qui ont fait abus d'alcool, ne savait que répondre: — Je ne comprends pas ce que vous me voulez; tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai la poitrine en feu et que je voudrais bien un peu d'eau; un peu d'eau, s'il vous plaît?

Le commissaire était hésitant.

— Est-il fou? Est-il encore ivre? Je ne pourrais affirmer; mais ce n'est pas un type ordinaire.

Il commanda toutefois d'aller chercher un médecin, qui était à côté, et de donner à boire à l'homme, en attendant.

Le docteur arriva bientôt et constata, à la stupefaction de tous, que le pauvre diable avait tout bonnement la fièvre de la faim, accompagnée d'une fluxion de poitrine des plus violentes.

— Comme on se trompe parfois, dirent les agents, en transportant le malheureux à l'hôpital.

Or, il resta pendant huit jours entre la vie et la mort, ne cessant de pousser des cris de douleur, en proie à des cauchemars et à des visions horribles.

Peu à peu, néanmoins, le calme revint dans son esprit, et la maladie s'en alla de même, chassée, qu'elle était, par les soins assidus et la science du docteur en chef qui, d'après lui, n'en faisait jamais trop pour ses pauvres malades, bien qu'il ne cessât de se prodiguer pour eux, mais dont la sollicitude pour celui-ci dépassait toutes bornes.

Enfin, six semaines plus tard, l'homme entra en convalescence. Sa vaillante constitution, son âge, et surtout les soins prodigués par le prince de l'art, l'avaient sauvé.

Donc, un soir que le malade semblait ne plus se ressentir de rien, le docteur s'approcha doucement de son lit en disant:

— Allons, mon garçon, à présent que nous pouvons nous moquer de toutes les fièvres et de

l'appât d'une récompense honnête, avait amené à la porte des maîtres de Mimosa de non moins innombrables candidats à sa succession, se trouvait une vieille quémandeuse d'aumônes de leur connaissance, à qui ils avaient donné l'hospitalité.

Elle avait été, comme les autres, présenter son postulant qui, bien que réalisant presque les conditions voulues, sauf celle d'être Mimosa, avait été refusé. Seulement, par égard sans doute pour son grand âge, M. et Mme Trip, braves cœurs, avaient glissé dans la main de la mendicante, comme fiche de consolation, une pièce blanche qu'elle avait aussitôt convertie en spiritueux forts et variés. La force de l'alcool avait eu pour résultat immédiat une faiblesse équivalente des jambes de la vieille qui, en rentrant à la nuit chez ses hôtes, avait descendu la berge d'une façon contraire à toutes les lois de l'équilibre et de la pudeur, et était venue s'abattre la tête dans la rivière. Elle s'était tuée net, en se massacrant la figure sur les pierres qui tapissaient le fond de l'eau. Carolus et sa mère avaient eu peur d'être inquiétés et, ne sachant que faire du corps, l'avaient d'abord noyé, puis avaient essayé de l'enfouir en terre de la façon que l'on sait.

Cette version, admissible à la rigueur, étant donné qu'une vieille coureuse de routes sans feu ni lieu pouvait bien quitter le monde, sans que le monde y fit plus d'attention qu'à un flocon de fumée qui se perd dans l'espace, soulevait plus d'une objection.

En premier lieu, d'où provenaient les pièces d'or?

Les pièces d'or? — Il y en avait trois en tout, trois pièces de dix francs — la vieille Thérèse les avait trouvées cousues dans le grand manteau à capuchon de la pauvresse que, malgré les sages observations de Carolus, elle avait voulu garder à toutes forces pour son usage particulier.

« Hé, hé! ricanaient M. Jabuton, Pinche et

FEUILLETON

L E

Crime de Bourgmignon

Roman inédit

PAR

E. JATTIOT

CHAPITRE VI

Eh bien, non! là, franchement, ceux qui rencontraient dans les rues de Bourgmignon, M. Jabuton, bedonnant, rougeaud, grisonnant, n'auraient jamais cru qu'il pût avoir l'air si crâne. Ce petit homme commun vous mettait la main au collet de ce grand diable qui, d'un coup de sa pioche, eût pu faire une bouillie de sa cervelle, avec autant de sang-froid qu'il l'eût mise dans une boîte à cigares pour en choisir un. Dans ce mélodramatique décor, il était grand de cent coudées. Et Pinche donc! le bras droit manchot, aussi tranquille aux côtés de son chef qu'un homme qui trempe une mouillette dans un œuf à la coque. Deux agents subalternes s'étaient emparés de la vieille femme. Ni elle, ni son fils ne firent d'ailleurs la moindre résistance. La vieille Thérèse se contenta de marmotter entre ses genévies édentées:

— Décidément, l'aurait encore mieux valu la laisser remonter toute seule.

CHAPITRE VII

L'on se souvient, à la fin du cinquième chapitre, de l'entrée en ouragan de Pinche dans le cabinet de M. Jabuton, au moment où le long M. Fruchette s'appretait à faire part à ce dernier de la confession de Dodo et de son exclamation triomphante: « J'ai du nouveau, Monsieur Jabuton, j'ai du nouveau! »

Dans l'esprit de Pinche, le coupable c'était Carolus. Aussi avait-il dirigé de ce côté de patientes, vigilantes et tenaces investigations, dont il n'avait pas tardé à obtenir la récompense. A force de rôder autour de la cassine avec les précautions d'un chat qui guette un oiseau, de surveiller, d'épier, d'écouter, il avait, le soir même où le jeune Dodo avait cru reconnaître « la queue en trompette » de Mimosa, surpris, quelques heures plus tard, une étrange et macabre scène. C'avait été, pour ses soupçons, le coup de marteau sur la tête du clou. Tapi sous la pluie dans les herbes marécageuses du petit enclos qui faisait suite à la cahute, il avait, bravant l'épée de Damoclès de la fluxion de poitrine, vu, à travers une lucarne de derrière, la vieille Thérèse compter des pièces d'or et manier des linges ensanglantés. C'était là « le nouveau ».

Les présomptions s'étaient immédiatement échangées en une certitude que vinrent encore corroborer les aveux de Dodo. Dès lors, Carolus et sa mère ne purent plus seulement cligner de l'œil, sans que dame Police en fût, à la seconde, informée. Ceci explique l'arrivée, imprévue pour les seuls intéressés, de M. Jabuton et de ses agents dans les Ruines, et le trouble jeté par leur présence dans les obsèques aussi peu officielles que possible de la noyée.

Carolus, une fois arrêté, montra d'ailleurs le rare sang-froid dont il avait déjà fait preuve, lorsque M. Jabuton l'avait interrogé sur la venue

peu normale dans son jardin de la « Tulipe tricolore », et, bien que, cette fois, sa tête fût pour ainsi dire sous le couperet, il répondit aux questions qui lui étaient posées avec la même tranquillité que si on lui avait demandé l'heure qu'il était, ou s'il préférait le vin blanc au vin rouge. La vieille Thérèse, quoique plus nerveuse et moins sobre de gestes et de protestations, le seconda très dignement.

Il y avait dans l'affaire un point net, tangible, irréfutable: un cadavre. Autour de ce cadavre, pivot central et immobile, tournaient deux questions: quelle personnalité représentait antérieurement ce cadavre? Quelle cause, accidentelle ou criminelle, avait fait de cette personnalité, jadis vivante, une chose morte.

A la première de ces questions la réponse eût été simple, si le masque du cadavre, conservant encore dans la marmoréenne rigidité de l'éternel sommeil l'empreinte de ses traits primitifs, eût pu répondre clairement: c'est moi. Mais ce masque défiguré, labouré de plaies, hydropique, restait muet comme la tombe elle-même.

Aussi, à ce point d'interrogation suspensif, l'accusation, c'est-à-dire M. Jabuton et Pinche, et la défense, c'est-à-dire Carolus et la vieille Thérèse, répondaient-elles d'une façon diamétralement opposée.

« Ce cadavre, disaient les accusateurs, c'est celui de Sidonie, la bonne de M. et de Mme Trip et c'est vous, Carolus, vous avec la complicité plus que probable de votre mère, qui l'avez fait ce qu'il est. »

« Non, répondaient avec une énergique obstination les deux accusés, ce cadavre n'est pas celui de Sidonie et ce n'est pas une main criminelle, la nôtre ou celle de n'importe qui, c'est un accident, la destinée, sa propre faute même qui l'a fait cadavre. »

Et voici la version qu'ils donnaient.

Parmi les innombrables chemineaux, gueux

ENFANTS TERRIBLES



— M'sieu, c'est-y vous les grands favoris pour qui qu'y faut parier?..



— Fais-moi donc voir, M'sieu, l'hanneton qu'papa dit qu'tas là-haut. J'en ai pas encore vu de c'tannée...



— Mais oui, Toto, les gros boutons sont à la mode...
— Oh alors! tante Ursule va y être aussi à la mode...

toutes les fluxions de poitrine du monde, tu vas me faire connaître, j'épère, les bizarreries circonstances qui sont causes de ton entrée ici. Nous sommes de vieux amis, et je serais presque tenté de me réjouir de ta présence, si je ne t'avais autant vu souffrir. Tu peux être toutefois assuré que je te pardonne d'avance, si tu as commis quelques-unes de ces fautes comme en commettent malheureusement beaucoup de jeunes gens de ton âge... Car le meilleur de la vie, c'est encore de pardonner. Je t'ai connu bon et loyal, tu dois toujours l'être, je le vois. Si tu as des fautes à te reprocher, tu les répareras, voilà tout. Mais tu n'as aucun blâme à craindre de moi.

Après quelques moments d'hésitation, le jeune homme commença :

— C'est toute une histoire, cela, et pas gaie, hélas! mais, puisque vous le voulez, soit... Au surplus, ça me soulagera... Voilà bien des années que nous ne nous sommes vus, près de dix ans, je crois. Or, depuis ce moment, l'existence n'a été pour moi qu'un pénible fardeau... j'avais vingt et un ans; je venais d'être nommé professeur au collège de Brest; j'allais enfin pouvoir être utile à mon père, car vous savez quels durs sacrifices il dut faire pour moi; la vie me souriait donc quand tous mes rêves, tous, sans exception un seul, s'écrasèrent tout à coup, horriblement. Mon père... mort à cause de moi...

— Mais, non, mon ami, ne dis pas que c'est à cause de toi. C'est la fatalité qui a voulu qu'il plût ce jour-là, que ton père fût mouillé et qu'il en tombât malade; mais ne dis pas que c'est à cause de toi.

— Pourtant, si je ne m'étais pas attardé à rêver dans les champs, j'aurais pu rentrer avant l'orage, et mon père ne serait pas venu me chercher...

— Eh! mon Dieu, me plaçant à ce point de vue, ne pourrais-je dire aussi que c'est moi qui ne sus pas le soigner comme il convenait? Voyons, Jacques, raisonne d'une autre façon, ou tu me feras croire que tu es plus malade que lorsque tu es entré ici... Continue.

— Ma sainte et bonne mère ne put supporter le malheur qui venait de nous frapper; aussi, deux mois étaient à peine écoulés qu'elle allait rejoindre mon père...

— Ah! oui, c'est vrai... je me souviens... quoique je ne fusse pas retourné au pays depuis cette année-là.

— J'étais donc, par ce double malheur, chef de famille. Je ne connaissais que peu de choses au travail des champs, et je ne pouvais aller reprendre mon poste, car il fallait penser à ceux qui restaient. Je me mis donc à l'ouvrage, aussi bravement que possible. Aidé par une vieille tante, avec le concours d'ouvriers que j'avais embauchés, je terminai de rentrer les récoltes. Mon père ayant fait quelques dettes, sans doute afin que je pusse achever mes études, pour les payer, je fus obligé de vendre une partie des biens, et toutes choses qui devenaient désormais inutiles. Et je demandai ensuite qu'on voulût bien me fournir d'un poste auquel j'avais droit, puisque celui de Brest était occupé, comme il va de soi, depuis longtemps par un de mes amis. Mais il n'y avait pas de places vacantes... J'attendis quelques semaines, et ne voyant rien venir, n'ayant que des promesses vagues, je me décidai, car il fallait vivre, à venir tenter la fortune à Paris, ayant l'assurance que ma tante gèrerait au moins aussi bien que moi le peu qui nous restait, et que mon jeune frère et ma petite sœur n'avaient rien à craindre de l'avenir avec

elle. Je quittai donc la maison, que je ne devais plus revoir, l'âme pleine de désespérance; et pourtant il fallait partir. Hélas! dans mon village, j'ai lu tout mon cœur. Et j'entendis longtemps tinter à mes oreilles ces paroles que ma sœur me dit en m'embrassant pour la dernière fois :

— « Va, et surtout reviens bien vite, avec papa et maman. » Pauvre petite, elle avait au moins, elle, le bonheur de ne pas comprendre, de ne pas savoir.

— Cela va te fatiguer, en voilà assez pour aujourd'hui, dit le docteur, voyant croître l'émotion de son ami.

— Non... Du reste, j'aurai bientôt fini... Or, quelques jours après mon arrivée, je fus assez heureux de trouver un emploi dans une institution libre, où l'on était assez bien payé. Pendant un peu plus d'un an, tout marcha aussi bien que possible, et j'envoyai même quelque argent à ma tante, pour les enfants. Mais le directeur de l'établissement s'étant retiré, pour vivre de ses revenus, je dus chercher autre chose, n'ayant pu m'entendre avec celui qui lui succédait. Je fus pendant onze mois sans emploi, vivant tant bien que mal des leçons que je donnais de droite et de gauche. Je retrouvai enfin une place où je restai deux ans, mais où je ne gagnais que pour vivre des plus modestement; je la perdis parce que je tombai malade. Et depuis, je ne trouvais plus rien de convenable, mes habits râpés ne me permettant pas de me présenter où j'aurais voulu. J'ai donc à nouveau vécu des rares leçons que je trouvais à donner,

ne mangeant pas tous les jours, traînant misérablement mon existence. Je ne pouvais demander quoi que ce fût à ma tante, mon amour-propre s'y refusant, et la pauvre femme n'aurait pas compris ma demande, elle qui me reprochait de n'être plus le même, de ne plus rien faire pour mon frère et ma sœur... Et lorsque des agents me relevèrent au coin d'une rue, il y avait quarante-huit heures que je n'avais rien mangé, absolument rien. Un peu avant, épuisé, ayant grand soif, j'étais entré chez un marchand de vin demander un verre d'eau; il m'offrit un verre de vin que je bus avidement. Mais en sortant de chez le brave homme, je sentis que son vin m'avait causé plus de mal que de bien, et un moment après je tombais où vous savez. C'est tout... Je crois toutefois que vous auriez mieux fait de me laisser mourir, car la vie est une horrible chose... ou, encore, peut-être aurais-je été plus digne de faire comme un de mes amis... d'en finir.

— Mon pauvre Jacques, on ne doit jamais désespérer... surtout quand on est jeune. Je comprends que tu as bien souffert, moralement et physiquement, mais il faut toujours lutter, aller jusqu'au bout, te dis-je.

— N'y suis-je pas allé, jusqu'au bout?

— Non, puisque tu vas sortir de l'hôpital, demain, assez bien planté sur tes jambes.

— Oui... mais...

— Mais?... sans doute... mais après?..

Tu aimes ton métier, n'est-ce pas?

— Autant qu'on peut l'aimer.

— Et tu as raison, c'est peut-être le plus beau...

Ces mendigotes qui ont de l'or cousu dans la doublure de leurs vêtements, voyez-vous ça? Vous nous la baillez belle.

Venait ensuite la déposition de Dodo, mais la déposition de Dodo, n'était pas, il faut l'avouer, très probante. Qu'affirmait-il? Avoir vu, la nuit même de sa disparition, Sidonie en compagnie d'un inconnu. Donc, si le personnage était inconnu, ce pouvait être aussi bien un autre que Carolus et naturellement celui-ci soutenait avec un front d'airain, comme on dit dans les tragédies classiques, que c'était un autre.

Mais une charge autrement lourde vint s'élever contre les deux accusés. La justice, nul ne l'ignore, est, par nature et par devoir, perquisitionneuse, minutieuse et farouilleuse: elle n'avait pas manqué à ses chères habitudes et avait passé à la loupe jusqu'aux balayures de la calotte et aux brins de fumier du jardin. Elle avait ainsi découvert, outre un grand manteau à capuchon encore en assez bon état et un bonnet ensanglanté ayant appartenu à la victime, une peau de chien, une peau de caniche noir, frié, qui devait, il n'y avait guère plus de huit jours, se promener librement au soleil sur le dos de son propriétaire.

Cette peau fut présentée à M. et à M^{me} Trip, et M. et M^{me} qui avaient hésité devant le cadavre et le manteau, n'osant affirmer que le cadavre défiguré, quoique de la même taille, fût réellement celui de Sidonie, et le manteau, quoique semblable à celui qu'elle portait habituellement, le manteau de Sidonie, n'hésitèrent plus devant la peau de chien: ils déclarèrent, les larmes aux yeux, que cette dépouille canine était bien celle de l'infortunée Mimosa. Si la chienne privée de son enveloppe naturelle était Mimosa, plus de doute, la femme assassinée était Sidonie.

Ce fut le coup de grâce. Mais Carolus était de ces hommes que le coup de grâce même n'achève pas.

Il se borna à répondre que le chien en ques-

tion était celui de la mendicante; qu'après l'immersion du corps de sa maîtresse, l'animal n'avait cessé de courir au bord de la rivière, en hurlant d'une façon lamentable, et qu'il n'avait rien trouvé de mieux, pour le faire taire, que de l'envoyer rejoindre celle dont il déplorait la perte à sa manière. Il avait conservé la peau parce qu'une peau de chien peut toujours être bonne à quelque chose.

Dans l'espèce, elle avait en effet servi à compromettre fortement sa propre peau à lui, Carolus.

Les deux accusés persistèrent malgré tout avec une énergie que rien ne put ébranler, dans leur système de défense. En vain, le procureur de la République, qui s'était transporté sur les lieux, les entortilla-t-il dans les replis de ses perfides et insidieuses questions, en vain les retourna-t-il comme un vieil habit dans les coutures duquel on cherche les mites, le total de ses efforts fut une rangée de zéros.

Le transfert de Carolus et de sa mère à la prison du chef-lieu du département, en vue de leur comparution en cour d'assises, n'en avait pas moins été décidé, et, la veille même de ce transfert, eut lieu l'enterrement de la malheureuse servante de M. et de M^{me} Trip.

Bourgignon ne possédant pas de morgue, le cadavre avait été déposé dans l'amphithéâtre de l'hôpital, un hôpital pimpant, coquet, propre, d'où, sauf quelques caractères grincheux comme on en rencontre partout et qui, par parti pris, font toujours le contraire des autres, tous les malades sortaient guéris et bien portants.

L'heure des obsèques avait été fixée à deux heures de l'après-midi, mais, bien avant ce moment, de nombreux groupes stationnaient déjà aux alentours de l'hôpital, et, lorsque le convoi s'ébranla, Bourgignon tout entier marchait derrière le cercueil de l'humble servante, qui disparaissait sous une montagne de bouquets et de couronnes.

En tête du cortège s'avançaient M. et M^{me} Trip, dont les bonnes grosses figures étaient empreintes d'une sincère tristesse. Puis, sur un même rang, marchaient M. Fruchette, M. Jabuton et Pinche, — M. Jabuton au milieu — dont les fronts, malgré la gravité de la cérémonie, s'auréolaient des nimbes du triomphe. Vraiment, on aurait porté devant eux une bannière avec ces mots inscrits en lettres d'or: « Aux anges protecteurs et sauveurs de Bourgignon! » qu'ils auraient trouvé cela tout naturel... surtout M. Fruchette. En troisième ligne venaient les voisins de la rue des Hirondelles et, parmi eux, M^{me} Mirabelle et Dodo, versant comme un brave innocent qu'il était toutes les larmes de son corps... au souvenir de Mimosa. Enfin des files, des files et des files de Bourgignonnais de toutes les classes, de toutes les professions, de toutes les tailles, de tous les âges et de tous les sexes.

C'était superbe, grandiose, et certes, jamais la pauvre Sidonie, de son vivant, n'avait rêvé de pareilles funérailles. Peut-être, après tout, si on l'avait consultée, aurait-elle préféré une mort moins subite et un moins beau convoi. Il y a des gens, en ce bas monde, si difficiles à contenter!

Le petit cimetière de Bourgignon, un si tranquille petit cimetière où, dans une paix profonde et parfumée de fleurs, dormaient les morts sous leurs dalles de pierre ou entre les barreaux de bois de leurs entourages, tressaillit d'un étonnement mêlé d'épouvante, quand ces milliers de pieds foulèrent le sable de ses allées soigneusement ratissées et entretenues.

Dans la fosse béante fut descendu le cercueil et, avec la dernière bénédiction du prêtre, tristement, lourdement, tombèrent une à une les pelletées de terre, qui mettaient entre nous et une âme envolée la barrière de l'éternité. Si tristement, si lourdement elles tombèrent que toutes ces bouches frivoles, qui bavardaient frivolement derrière la mort des choses frivoles de la vie,

après celui de médecin, entendons-nous et permettez... Car instruire les enfants, leur apprendre leurs devoirs de bons fils, en faire de bons citoyens, c'est travailler pour l'avenir; c'est, au même titre que le docteur, faire œuvre de vie.

— Heureux, ceux qui le peuvent.

— Si tu le veux, tu vas le pouvoir...

Tu peux entrer quand tu voudras, chez mon frère, comme précepteur de ses enfants. Tu seras là chez toi, c'est te dire que tu n'as plus à craindre les mauvais jours. Tâche de faire, de ces enfants, des hommes bons et instruits, et nous t'en saurons gré... C'est chose entendue, n'est-ce pas? Et tu vois que l'on ne doit jamais désespérer, mais lutter sans cesse, jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'on tombe, pour toujours. Car c'est à cela que l'homme vraiment digne de ce nom se reconnaît, sache-le!

Une larme de reconnaissance brilla dans les yeux de Jacques, récompensant ainsi le bon docteur.

JULES JEANNIN.

VARIÉTÉS

Le pâté de foie gras

Le pâté de foie gras date de 1780. A cette époque, le gouverneur de Strasbourg était le maréchal de Contades, fort renommé pour sa gourmandise.

Il avait pour maître-d'hôtel un nommé Close qui excellait dans l'art culinaire. Close, pour satisfaire les goûts raffinés du maréchal, cherchait toujours à inventer et à améliorer ses menus. Un jour il eut l'idée de faire un pâté avec du foie gras. Le maréchal trouva le nouveau mets si excellent qu'il voulut en avoir tous les jours. Quelques mois après le maréchal de Contades fut remplacé. Close resta attaché au palais du nouveau gouverneur, mais celui-ci appréciait fort peu l'habileté et les délicatesses culinaires de son chef.

Close avait trop d'amour-propre pour demeurer avec un pareil maître. Comme il avait des économies, il quitta le gouverneur, se maria avec la veuve d'un pâtissier nommé Mathieu et s'établit rue de la Mésange, à Strasbourg. Ce fut alors qu'il lança officiellement dans le monde des gourmets, son pâté de foie gras. Il eut un grand succès, et, chose rare, cet inventeur fit fortune avec son invention.

Mais Close ne jouit pas longtemps de l'opulence, il mourut de chagrin.

Et son chagrin vint de ce qu'un cuisinier, jaloux et ambitieux comme lui, arriva de Bordeaux et lui fit concurrence.

Ce concurrent, nommé Doyen, s'établit rue de Dôme, mais trop fier pour copier Close, il fit des pâtés de foie gras plus délicats et dans lesquels il ajouta des truffes.

Cette innovation tua Close.

Dans les fermes, pour engraisser les oies, on les nourrit de pommes de terre bouillies et mélangées avec du son et de la farine d'orge ou de blé: on leur donne une bonne litière dans un endroit propre mais sombre.

Deux fois par jour, on les emboque, c'est-à-dire qu'on leur met un emboque ou entonnoir, on leur emplit le jabot avec des grains de maïs. On laisse ensuite l'animal en liberté, il court, va boire et peut se reposer.

Au bout d'une vingtaine de jours de ce régime, les oies sont lourdes, elles peuvent à peine remuer.

C'est le moment de leur condamnation. On les saigne, et, avec ce sang on fait d'excellents bouillons.

arrêtèrent soudain leur bourdonnant caquetage, que toutes ces âmes mondaines, qui ne songeaient qu'aux choses du monde, sentirent monter en elles l'image sombre et muette de l'infini.

Puis, l'impression passagère effacée comme une ride sur l'eau, les langues se remirent à tourner en roues de moulins et, dans le bruissement des paroles, échangées, la foule s'écoula lentement, rendit au calme cimetière la monotonie de son silence contumier.

Il faisait un temps d'une douceur triste, un temps voilé de commencement d'automne et, dans le ciel mélancolique, à peine si quelques pâles rayons d'un languissant soleil éclairaient en dessous les masses gris de lin des nuages.

Maintenant, auprès de la fosse que les fossoyeurs achevaient de combler, il ne restait plus qu'un petit groupe composé de M. et de M^{me} Trip, de M. Fruchette, de Dodo, de sa grand-mère et de M^{me} Lambre.

— Allons! mon garçon, dit M. Trip, en posant paternellement la main sur la tête de l'inconsolable Dodo, nos regrets ne la feront pas revenir.

— Ah! mon... monsieur Trip, répondit-il avec un reniflement tiré du plus profond de ses entrailles, je voudrais bien... avoir sa peau.

M. Trip, n'ayant pas compris, mit cette demande plutôt déplacée sur le compte de la faiblesse cérébrale du pétitionnaire.

A son tour, le petit groupe quitta la place, laissant la morte en tête-à-tête avec ses compagnons de cercueil.

Avec un cuic pleureur, en voltigeant de tombe en tombe, un moineau solitaire les accompagna jusqu'à la porte du champ de repos, et, là, s'arrêtant sur la branche d'un arbre, secoua d'un air de philosophique résignation sa petite tête emplumée comme pour dire :

— Elle aujourd'hui, nous demain!

(A suivre.)

LE MUSC

De nouvelles observations viennent d'être recueillies sur les mœurs de l'aimable chevrotain auquel les coquettes empruntent ce parfum capiteux, dont l'impératrice Joséphine fit un si grand usage que cinquante années après sa mort, son château de la Malmaison exhalait encore une odeur forte de musc.

Avant de mentionner les découvertes nouvelles dont a été saisi le comité consultatif d'hygiène publique, réglons en quelques mots l'importance de notre sujet.

Le musc est la base de la parfumerie puisqu'il en fournit les neuf dixièmes. Un homme compétent, Piesse, a écrit ceci dans son beau livre sur les Parfums :

« C'est une mode aujourd'hui de dire qu'on

n'aime pas le musc. Malgré cela, ma grande expérience me permet de dire que le goût du public pour cette odeur est aussi grand que peuvent le désirer les parfumeurs. Les parfums quelconques qui en contiennent sont toujours ceux que le public préfère, tant que le marchand a soin d'assurer à l'acheteur qu'il n'y en a point. »

Piesse dit vrai, il parle en chimiste. Ajoutez le musc d'une odeur quelconque et donnez-lui un nom nouveau, moderne, asiatique, il redevient à la mode, tous les mouchoirs se tendent pour recevoir ses précieuses gouttelettes.

Le musc est un produit qui vaut de 1.400 à 1.600 francs le kilogramme, c'est-à-dire moitié de la valeur de l'or. Encore est-il adulteré, car rien

n'est plus facile que de frelater le musc, tant au naturel l'odeur en est forte et tenace. Les chinois qui en exportent deux mille kilogrammes par an, soit pour trois millions de francs, ne se gênent pas pour grossir dans la marchandise de la peau rapée de l'animal, et surtout de son sang, qu'ils ont fait bouillir, dessécher ensuite et pulvériser. Et après les Chinois, les intermédiaires nombreux. On estime à un dixième seulement la proportion du musc véritable contenu dans les arrivages en Europe.

Pour posséder du musc naturel, il faudrait imiter le célèbre Daubenton qui élevait un porte-musc à Trianon.

Le musc a une action vigoureuse sur l'économie animale, on le sait, mais son emploi n'est pas, croyons-nous, fort répandu encore. On se

souvent que l'empereur Nicolas I^{er} de Russie, prenait dans ses derniers moments des potions de musc comme calmant.

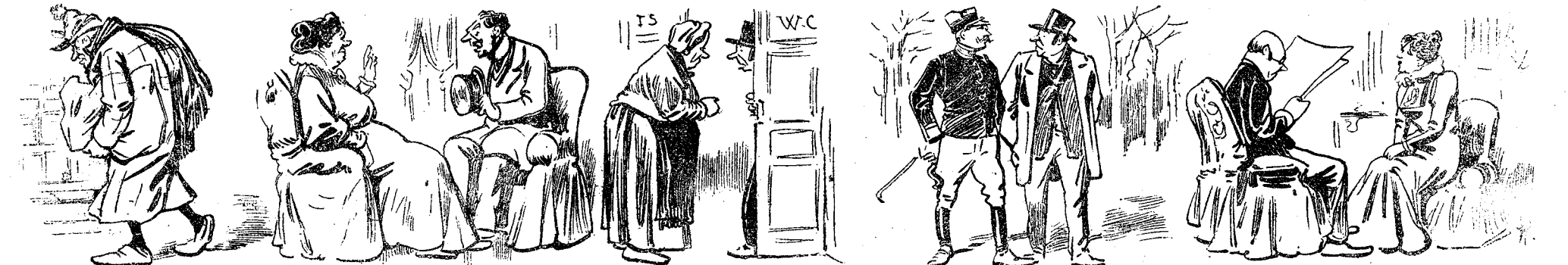
En France, sous Louis XIII, on se le rappelle également, la mode aristocratique était aux boissons faites aux fruits parfumés. Dans la variété considérable qui s'en consommait, le musc était fort employé.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la science médicale essaie de nouveau les propriétés du musc.

Malheureusement, on se heurtera contre trois obstacles : d'abord, contre la difficulté de se procurer du musc naturel, contre son prix élevé ensuite, et enfin on aura à vaincre la répulsion d'un malade à ingurgiter une tisane fortement odorante qu'il n'avait jusqu'ici utilisée que pour son mouchoir.

Mais la science a vaincu bien d'autres obstacles.

La Semaine Amusante, par Henriot



Député se rendant à la Chambre à cinq heures du matin pour y voter au nom de 150 de ses collègues absents.

— Ce n'est pas possible madame Lebecqin... à votre âge, des succès à l'Exposition ?
— Oui, monsieur... c'était il y a trois mois, sur le pont d'Éna, un soir que l'électricité s'était éteinte.

— Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi me dérangez-vous ?
— Il y a là un camelot qui demande si vous ne désirez pas des tickets de l'Exposition.

— L'ordre est formel ; dans l'armée nous ne devons jamais faire de politique, à moins qu'elle ne soit conforme à celle du Ministre de la Guerre !

— Tiens... un éloge magnifique de la France, propos de la fin de l'Exposition.
— Un éloge de la France, dans les journaux ? C'est étonnant.
— C'est dans un journal étranger.

PELADE Repousse garantie des Cheveux, Barbe, Cils, Sourcils, etc., tombés par plaques ou complètement. Conseils gratuits pour empêcher la chute des Cheveux à tout âge et les faire repousser. Traitement complet 6^{fr} 15 franco. O. DONNET, 114, Rue Montmartre, Paris.

POUR MAIGRIR réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc. Indique gratis un moyen réellement infaillible, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'envoie franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir rhumatismes ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

HISTOIRES A SE TORDRE
Par MICHEL THIVARS.
Joli volume, couverture chromo, illustré.
En vente dans toutes les librairies et envoi franco, contre 0 70 adressés en mandat ou timbres-poste.
VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, Paris.

SIROP ET PÂTE BERTHÉ
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.
SIROP, 3 fr. PÂTE, 1 fr. 50. FUMOUCHE, 78, Faub. St-Denis, PARIS.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^{fr} 30 le Pot franco. Ph^o Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 catal. illustrés n^{os} 1500 Nouv. trucs, farces, attrapes, tours de physique, tirage, sorcell., magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis Maison D. Rigout, 23, rue St-Sabin, Paris.

ABC DE PARIS. GUIDE COMPLET illustré, contenant des vues de tous les monuments et un magnifique PLAN en couleurs. 50 c. dans toutes les librairies.

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE

Par M^{me} C. DURANDEAU

Un beau vol. de 432 pages, relié toile rouge



ILLUSTRÉ de plus de 200 Dessins originaux

1 FR. 50 DANS TOUTES LIBRAIRIES
Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres

M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

Avant. Après 8 jours
LA SEVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches jusqu'à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10, 100 méd. d'argent). Le Double grand pot valant 20 fr., vendu 13 fr. le grand pot, 2 fr. le double pot d'essai 0,75 timb. ou mand. à J. PERSOL, ch^o 146, r. St-Antoine, Paris

POUR RIEN
L'envoie le magnétique Catalogue illustré par P. DENIS, bijoutier, prix et qualité défiant toute concurrence. Adressez demandes au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON.

COLLECTION VERMOT

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

- ART DE TIRER LES CARTES (L^e), illustré de nombreuses vignettes indicatives.
- CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins.
- JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustré de très nombreux dessins.
- MENUS (LES) de M^{me} Durand, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.
- MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.
- ORACLE (L^e), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.
- LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.
- LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.
- LE SAVOIR-VIVRE. Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.
- HISTOIRES A SE TORDRE, par Mich. Thivars, titres causes célèbres, joliment illustré.
- Tribunaux Amusants (LES), titres causes célèbres, joliment illustré.

- CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les rondes des enfants.
- CONTES DE FÉES, par Ch. Perrault, joliment illustré.
- FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins.
- ROBINSON CRUSOÉ (LE) illustré.
- ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.
- SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.
- VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré.
- VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS.
- PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS.
- LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime Aubouin, illustré de nombreux dessins.
- LES MILLE ET UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Ali Baba et les Quarante Voleurs.

En vente chez tous les libraires
Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur
6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

3000 FRANCS PAR AN — CHEZ SOI
avec LA MACHINE A TRICOTER
MONFORT, Mécanicien, 9, Avenue Victoria, PARIS.
Renseignements et Tarif Franco sur demande.

Contre les MALADIES de la PEAU, du FOIE, de l'ESTOMAC, de la BILE, des GLAIRES, de la CONSTIPATION et les Maladies qui en découlent, les grands docteurs n'emploient que la
TISANE BONNARD
Infaillible 0,75 la boîte par la poste. 46, r. des Amandiers, Paris.

VERMOT ASSURÉE PAR LA POMMADE DE LA FEMME RUBINAT
YEUX ET PAUPIÈRES
Exercez sur la conjonctive du l'oeil la signature : VERMOT
Occas. dans toutes les Pharmacies.

RUBINAT-LLORACH MARQUE de GARANTIE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.
ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE
VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RÉSEAUX P.-L.-M. ET EST
Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.
Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.
Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.
Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.
N. B. — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

Grand : FUMOUCHE FRÈRES
78, Faubourg Saint-Denis, PARIS.
DÉTAIL : PHARMACIE CHAUMEL
87, Rue Lafayette, PARIS.
CONSTIPATION ENFANTS SUPPOSITOIRES CHAUMEL
CONSTIPATION ADULTES SUPPOSITOIRES CHAUMEL
la Boîte : Adultes, 3 fr. la Boîte : Enfants, 2 fr.
SUPPOSITOIRES CHAUMEL

POITRINE DEESSE
Développement, Beauté, Fermeté du Buste en deux mois par les
PILULES ORIENTALES
Bienfaitantes par la Santé, Réputation Universelle
Flacon avec Notice : France, 5^{fr} 35 fr.
J. RATIE, (Ph^o de 1^{er} Cl.), 6, Pass. Verdeau (faubourg Montmartre) Paris, et Ph^o Itzinger 6^{fr} 35
Dépôts : Bruxelles : Ph^o Saint-Michel ; Genève : P. Doy & F. CARTIER ; Buenos-Aires : C. PERRELL, calle Cuyo, 645-647.

PAPIER FAYARDET-BLAYN
GUÉRIT RHUMES, IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHEUMATISME, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES
Efficace contre CORIS, CILS-de-PERDRIX. — 4 fr. t. Pharmacies
ANÉMIE. CHLOROSE. FAIBLESSE
Ferrugineux le plus assimilable
DRAGÉES GELIS-CONTÉ
Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD
Services entre PARIS, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE
Deux express sur COPENHAGUE, trajet en 28 heures.
Départs de Paris-Nord à 4 h. 50 et 9 h. 25 soir. — Départs de Copenhague à midi et 8 h. 13 soir.
Deux express sur STOCKHOLM, trajet en 43 heures.
Départs de Paris-Nord à 4 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Stockholm à 7 h. et 10 h. 15 soir.
Deux express sur CHRISTIANIA, trajet en 53 heures.
Départs de Paris à 4 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Christiania à 9 h. 40 matin et 11 h. 15 soir.

IMPORTANTE RÉVÉLATION

Lorsqu'à la suite de nombreuses expériences, le professeur Busch découvrit les vertus si remarquables du chlorhydrate de pilocarpine sur le cuir chevelu et démontra la curieuse propriété qu'a cet alcaloïde de provoquer la formation de véritable substance pileuse, ce fut parmi les savants une immense surprise.

L'impossibilité de faire repousser les cheveux perdus était pour eux jusqu'alors article de foi. Forcé leur fut bien cependant de s'incliner devant les cures prodigieuses et pourtant indéniables qui leur furent montrées. Des cheveux de longue date, choisis par des médecins incrédules, furent soumis au traitement du chlorhydrate de pilocarpine sous une surveillance incessante et un contrôle rigoureux. Dans un délai variant de vingt-cinq jours à quelques semaines, le savant spécialiste leur rendit leur chevelure.

Il faut bien se rendre compte que, dans ces conditions déterminées, le chlorhydrate de pilocarpine produit la formation de faisceaux de véritables cheveux naturels. Il est cependant des cas où ce sel, rencontré sur un terrain malade ou impropre, est impuissant à lui seul; aussi le professeur Busch ne pouvait-il borner la sa précieuse découverte.

Se conformant aux données de la clinique, observant avec elle que la chute des cheveux ne tient pas à une seule cause, mais à des causes multiples, il rechercha un ensemble de remèdes applicables à chacune d'elles, afin de pouvoir guérir tous les cas de calvitie, quelle qu'en soit la nature, la gravité et l'ancienneté.

C'est ainsi qu'après de longs travaux et de patientes recherches, il arriva à créer la « Seve capillaire » qui porte son nom et dont les cures ne se comptent plus.

Le professeur Busch a voulu mettre sa découverte à la disposition de tous. Il suffit d'aller le voir à son laboratoire de la rue des Bons Enfants, n° 10, à Paris, ou de lui écrire avec détails, pour obtenir gratuitement tous les renseignements nécessaires pour retrouver sa chevelure.

DOCTEUR DESCUVILLEIERS.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La semaine a commencé sur des excellents qui, malheureusement ne se sont pas longtemps maintenus.

L'activité des premiers jours permettait de croire que les haussiers allaient décidément l'emporter. On escomptait d'autant plus ce progrès des cours que, tout d'abord, toutes les places étrangères indistinctement avaient envoyé des cotes empreintes d'une grande fermeté.

Malheureusement, de nouvelles et importantes ventes qui ont porté sur un bon nombre de valeurs industrielles, en pesant lourdement sur ces titres, ont arrêté net le courant de bourse qui commençait à se produire. Il suit de là, que la position du marché ne s'est pas trouvée, en définitive sensiblement modifiée; peut-être même, malgré le tassement des derniers jours, la situation générale est-elle un peu améliorée. Presque toutes les valeurs du parquet se retrouvent en effet au même niveau, ou peu s'en faut, que samedi dernier.

Les rentes françaises n'ont guère varié. Le 3 0/0 s'établit à 100.50 à terme et à 100.40 au comptant; le 3 1/2 0/0 à 101.80 à terme et 100.80 au comptant.

Les cours étrangers ont marqué en général que des variations insignifiantes.

Seule l'extérieure a enregistré de fortes différences. D'abord vivement poussée, elle a atteint 68.20; puis sur une attaque à fond des baissiers elle a rétrogradé à 67.80. Des achats nombreux et suivis l'ont ramené en fin de semaine à 68.65, bien que le change ne s'améliore pas.

L'italien fléchit légèrement à 94.65. Tout à tour demandé et offert, le 4 0/0 Brésilien clôture en bonne tendance à 63.05.

Le 3 0/0 portugais monte à 24.75. Les fonds russes sont très bien tenus et les fonds ottomans sont en légère avance sur la semaine dernière. Le Turc C s'élève à 25.37, et le Turc D à 22.70. La Banque ottomane est immobile à 533.

Les autres valeurs du même groupe sont très calmes, dans leurs prix de samedi dernier.

Sauf sur la Banque de France, en perte de 30 francs à 3.950, au comptant, les écarts ne sont pas sensibles sur nos Sociétés de crédit, qui maintiennent, pour la plupart, leur fermeté précédente. Nous laissons à 1.085 la Banque de Paris et à 1.087 le Crédit Lyonnais. La Banque internationale consolide sa reprise à 400 et la Banque française de l'Afrique du Sud s'élève, à 71, un mouvement de reprise qui devrait s'accroître, puisque rien ne justifie la dépréciation dont ce titre vient d'être l'objet. Société Générale et Comptoir National d'Escompte fermes à 610 et 584. La Banque ottomane se tasse légèrement à 533.

Nos Chemins français, à l'exception du Lyon à 1.787 et du Métropolitain à 562, ont une nuance moins bien. Les Chemins Espagnols, au contraire, se raffermissent un peu, bien qu'avec des transactions très calmes : Andalous, 288; Nord-Espagne, 179; Saragosse, 262, après 265.

Immobilité du gaz à 1.130 et léger recul du Suez à 3.531. La Thompson-Houston est meilleure à 1.295; l'Est-Parisien débute à 421 pour finir à 525; la Traction et la Parisienne Electrique sont un peu lourdes à 166 et 260; de même les Wagons-Lits à 427. Autrement sensible la Baisse des Sels Gemmes à 912 et surtout de la Sosnowice à 2.605 contre 2.675.

Quelques réalisations d'acheteurs en bénéfice

exploitées par les vendeurs font reculer le Rio de 1.447 à 1.436. La Tharsis à 229 et la Cape-Coper à 165 font, au contraire, bonne contenance. Après s'être raffermis, pénitent la première partie de la séance et avoir donné lieu à des transactions plus actives que d'habitude, les valeurs sud-africaines finissent lourdes dans leur prix précédents, ou même plus faibles, comme la De Beers à 728.50.

La Mode

Les jupes nouvelles sont fort variées, aussi bien de coupe que de façon. Cependant, si l'on néglige quelques détails accessoires, on retrouve dans tous les modèles un certain nombre de traits caractéristiques.

Elles restent toujours très collantes du haut, le court mouvement de réaction contre cette mode, qui s'était manifesté il y a quelques semaines, n'ayant pas eu de succès. Elles s'étaient et s'évasent de plus en plus largement devant.

On obtient ce résultat grâce à un certain nombre d'artifices plus ou moins ingénieux qui peuvent se rapporter à deux types :

1° Un haut volant rapporté et monté à larges plis plats, doubles ou triples, développant une ampleur considérable;

2° On arrive au même résultat au moyen de soufflets sur lesquels la jupe se referme en formant des plis creux.

On entend dire de tous côtés qu'une semblable mode ne saura l'orgueil se maintenir et que nous sommes à la veille de l'inévitable réaction. Je ne crois pas, pour ma part à tout ce que colportent, à ce sujet, nombre de personnes soi-



COSTUME EN COVER-COAT, GARNI D'ASTRAKAN.

disant bien renseignés. Ces prétendus oracles du goût se font une spécialité des informations sensationnelles relatives à la mode de demain; et partant de là, elles émettent tant de pronostics et d'opinions contradictoires qu'au moins une fois, de temps en temps, elles rencontrent la vérité.

Cependant, il est des affirmations si osées qu'on hésite même à les discuter.

N'ai-je pas entendu dire récemment que nous allions revenir, et à échéance assez brève, au régime du vertugadin?

On sait que le vertugadin était un des plus ridicules ajustements de la toilette et faites d'autrefois. Il date du seizième et avait été imaginé pour donner de l'élégance à la taille en arrondissant les hanches. Il est attribué aux Espagnols qui désignaient cet appareil sous le nom de gardien de la vertu, d'où l'on a fait vertugadin.

Le vertugadin se développa à l'excès sous le règne de Charles IX et de Henri III. Ce fut une fièvre, une folie qui résista aux édits et aux quolibets dont cette mode fut l'objet.

Comme les bourgeoises ne se faisaient pas faute d'imiter les grandes dames de la cour, celle-ci ne trouvèrent pas d'autres moyens de se distinguer de la bourgeoisie qu'en exagérant encore les dimensions de leurs jupes.

On lit dans un discours en vers sur la mode publié en 1613 :

Et nos dames ne sont pas bien accommodées
Si leur vertugadin n'est large à dix coudées.

L'excès devint tel que les Parlements se mirent en devoir de faire exécuter les édits royaux proscrivant l'usage de cette mode.

Le Parlement d'Aix en Provence se distingua surtout par la sévérité de ses arrêts. « Il n'entend pas, disent les chroniqueurs, que de tels correctifs déforment la taille des belles Arlesiennes. »

Toutes les femmes de Provence se conformèrent aux arrêts du Parlement, si flatteur pour elles; le vertugadin fut mis de côté, ou tout au moins singulièrement amoindri. Abandonnée pendant cent ans environ, cette parure fut re-

mise à la mode sous le nom de panier vers le milieu du dix-huitième siècle.

A juger froidement la chose, nous sommes à l'heure actuelle aussi loin que possible d'une pareille mode. Jetez, par exemple, un simple coup d'œil sur le croquis ci-dessus d'une toilette nouvelle, et décidez en toute franchise si l'on peut y trouver le moindre indice de la révolution annoncée.

Ce costume nouveau est un cover-coat foncé, jupe plate avec quilles d'astrakan. Le corsage, à grands revers d'astrakan s'ouvre sur une chemisette de crépon orange.

Le teint est à une jolie femme ce qu'est un rayon de soleil sur notre monde. On ne saurait donc prendre trop de précautions pour lui conserver toute sa pureté primitive et sa fraîcheur. Ici comme en toutes choses, il vaut mieux prévenir que guérir : une hygiène rationnelle et attentive est donc la base de tout le traitement.

Avoir soin de se laver le visage tous les matins avec de l'eau pure et non chauffée, l'essuyer avec un linge fin et le laisser sécher sans l'exposer au grand air, puis le trotter légèrement avec un morceau de flanelle sur lequel on aura étendu une mince couche de pommade de concombres. On peut encore recommander, pour rendre la peau belle, fraîche et lisse les bains de lait et de pâte d'amandes, l'eau de mauves, l'eau distillée de miel, le jus de melon, le jus de laitues ou de l'orge encore verte.

On peut faire de toutes ces préparations un usage régulier et suivi, mais sans tomber dans l'excès de quelques personnes qui passent à se lotionner la bonne moitié de leur temps. On va ainsi directement à l'encontre du but poursuivi, et l'on obtient une sorte de macération de la peau au lieu de blanchir et de raffermir le tissu dermal.

YVONNE.

Aux bicyclistes nous recommandons de ne pas se mettre en route sans se munir de la dernière nouveauté : la Crème Simon, en tubes. Médaillon d'or à l'Exposition universelle, Paris, 1900.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Ophthalmie.

On donne ce nom à toute inflammation du globe de l'œil qui s'accompagne de rougeur de la conjonctive. Nous avons déjà parlé des principales ophthalmies, dont la plus fréquente est la conjonctivite; il nous reste à dire quelques mots de l'ophthalmie purulente.

L'ophthalmie purulente est une maladie commune chez les nouveau-nés; elle se manifeste dans les premiers jours de la naissance et débute ordinairement pendant la nuit. La paupière supérieure se gonfle d'abord et les larmes ne tardent pas à se colorer en jaune ou jaune-vertâtre; en pressant sur la paupière, on fait sortir en même temps par la fente palpébrale du pus et un liquide qui ressemble à celui d'un vésicatoire. La conjonctive est rouge, tuméfiée, souvent violette; la partie de cette muqueuse qui recouvre le globe de l'œil est soulevée tout autour de la cornée. L'humeur qui coule sur les joues de l'enfant enflamme la peau et donne à la figure un aspect repoussant.

Si nous avons énuméré avec quelques détails les symptômes de l'ophthalmie purulente, c'est qu'il est nécessaire que tout le monde sache la reconnaître à première vue. Elle constitue en effet une maladie très grave, qui est extrêmement contagieuse. Non seulement les deux yeux se prennent l'un après l'autre, mais très souvent les parents ou les personnes qui approchent le jeune malade contractent cette grave affection avec une facilité remarquable. Il faut donc rigoureusement isoler les enfants dès le début, et prendre les plus grandes précautions antiseptiques. Après avoir touché le petit malade ou les objets à son usage, on devra se laver les mains fréquemment avec de la liqueur de Van Swieten. (Enlever les bagues et autres bijoux, qui pourraient être abimés par le liquide.)

L'ophthalmie purulente peut faire perdre la vue en quelques jours, soit que la cornée devienne entièrement opaque, soit qu'elle se rompe et laisse l'œil se vider. Aussi doit-on appeler immédiatement un médecin. En attendant son arrivée, on nettoiera avec soin les yeux ou l'œil malade à l'aide d'une boulette d'ouate hydrophile ou d'un linge imbibé d'une solution de 4 grammes d'acide borique dans 100 grammes d'eau tiède ou de 25 centigrammes de sulfate de zinc dans la même quantité d'eau. Le linge ou l'ouate devront être renouvelés et brûlés après chaque lavage. Ils ne doivent jamais servir deux fois. Il est extrêmement important de ne pas laisser séjourner de pus dans les yeux et, si on ne réussit pas à bien les nettoyer avec une petite éponge, il faut faire des injections sous les paupières au moyen d'une petite seringue. Mais, nous le répétons, il est absolument nécessaire de recourir au médecin dans le plus bref délai. Lui seul peut faire les cautérisations sans lesquelles la vue du malade serait promptement compromise.

**

Vers intestinaux des enfants.

La racine de Valériane est un remède très efficace, elle agit à la fois contre les vers et contre les symptômes nerveux qui accompagnent ordinairement la présence des vers; elle se prend en infusion. On administre souvent du lait dans lequel on a fait bouillir une gousse d'ail; c'est un remède vulgaire qui n'est pas sans efficacité. On emploie avec succès un cataplasme fait avec de l'ail, de la tanaisie et de l'absinthe qu'on fait bouillir dans le vinaigre.

GARNET DE LA MENAGÈRE

Destruction d'insectes dans les boiseries.

Frotter tout le bois avec un encaustique à la cire, dans lequel on ajoute du sulfure de carbone. La vapeur de ce liquide pénètre dans les trous des vers, tandis que la cire en bouche l'ouverture; les insectes sont ainsi asphyxiés. L'odeur désagréable du sulfure disparaît très rapidement.

**

Entretien des armes.

Pour empêcher leurs armes de se rouiller, les chasseurs emploient généralement soit du stift, soit de l'huile pour les graisser; malheureusement, au bout d'un certain temps, l'action de l'air fait rancir les corps gras et détermine la formation d'un acide qui ronge les armes.

Le mieux est de faire usage d'huile de pétrole (non pas d'essence minérale) sur laquelle l'air n'a aucun effet, et qui conserve indéfiniment le métal qu'elle recouvre.

Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE
Polage norm. collé au lait.
Bouillies aux maïs.
Anguilles en papillotes.
Macaroni au gratin.
Charlotte de pomme.

EN GRAS
Polage au pain.
Pâté de foie gras.
Poussins rôtis.
Pommes de terre au sucre.
Confiture de rhubarbe.

Anguilles en papillotes.

Lavez et parez vos anguilles, coupez-les par tronçons, faites revenir dans du vin blanc. Laissez refroidir, roulez les tronçons dans une farce à quenelles de poissons, enveloppez-les de papier beurré, rangez-les sur une plaque et faites cuire au four très chaud. La cuisson terminée, dressez-les sur un plat et servez avec une sauce tomate ou une sauce au beurre à part.

**

Charlotte de pommes.

Épluchez 20 grosses pommes de reinettes; émincez-les et mettez-les dans un plat à sauter avec beurre et sucre en poudre; faites les cuire en les sautant sur le feu; foncez un moule d'entremets uni avec du pain de mie; coupez pour le fond des croûtons de pain de mie en forme de cœur et un rond que vous trempez dans le beurre fondu, et que vous posez au milieu; trempez également le beurre des croûtons en cœur que vous poserez la pointe sur le rond et l'autre partie aux parois du moule, en les chevauchant les uns sur les autres; taillez des lames de pain de mie de la hauteur du moule, et larges de 4 centimètres; trempez aussi ces lames de pain dans le beurre; dressez-les le long du moule en les chevauchant les uns sur les autres; remplissez avec les pommes et faites cuire, la charlotte cuite, démoulez-la et glacez-la avec de la marmelade d'abricots.

Distractions et Jeux d'esprit

1° Mots en étoile.

o
o o
o o o o o
o o o o o o
o o o o o
o o o o o
o o o o o o
o
o

Dès le début, lettre d'un connaisseur
Touchant l'une ou l'autre science.
— Un dialecte autrefois en vogueur
En certains cantons de la France,
— Pour Dumanet, le chef, au régiment,
Admis comme seigneur et maître.
— Est-on sujet à cet emportement.
— Non rien quelquefois le fait maître.
— Non loin d'Agen, d'une antique cité,
Le suivant t'offrira la vue.
— Dans nos forêts, un bois de qualité,
Parfois d'assez belle venue.
— Naturaliste : Arras fut son berceau,
Sur ce point précis est l'histoire.
— Au bachelier; — et, pour fin de tableau,
Un tout petit bout de grimoire.

ALCIDE CHAPEAU.

**

2° Enigme.

Il est crime chez l'homme et grâce chez l'oiseau.
Article composé, ce sera mon deuxième.
Voussentez bien souvent mon vigoureux troisième.
Dans sa course il fléchit l'arbutus et ride l'eau.
Quant à mon tout, lecteur, vous l'aimez, je parie,
C'est un mets excellent, une pâtisserie!

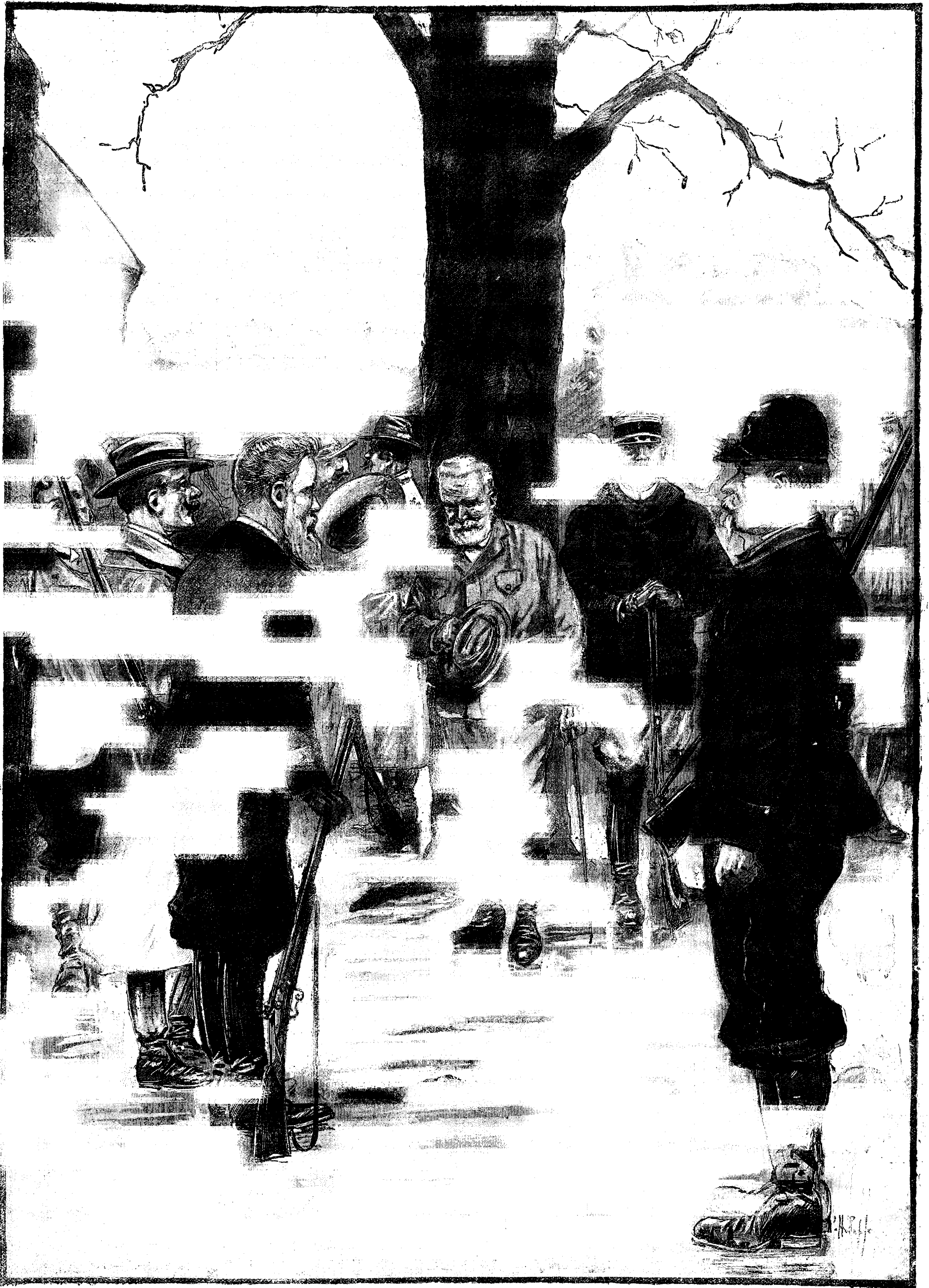
Mots en urne électorale.

A I S N E
L O I
U
M I L A N
I B E R E
L E V E R
A R E N A
N E R A C

Solutions justes : Pocahontas. — Rapinée. — Corsique. — Louis Constançon 1er, maire en herbe de Lauze. — A. R. à Nage. — Un Nemrod à Audenge. — Ch. Conti. — Taprobane. — Instigatrice. — Poussin.

Le gérant : HODIN.





Une chasse présidentielle à Rambouillet
Les grands-ducs de Russie au rendez-vous de chasse